

choisir

revue culturelle
n° 637 – janvier 2013



(Entendre et soigner



*Seigneur,
Toi qui as partagé la vie de l'homme en étapes
Et qui as fait la vieillesse,
Ne permets pas que je devienne
Un de ces vieux grognons,
Toujours en train de dénigrer,
De rouspéter, de ronchonner,
Attristants pour eux-mêmes
Insupportables aux autres.
(...) Garde moi le sens de l'humour,
Qui remet les choses, les gens - et moi-même -
à leur juste place*

*(...) Seigneur,
Toi qui as fixé les saisons de l'année
Et celles de la vie,
Fais que je sois un homme de toutes les saisons.
Je ne te demande pas le bonheur,
Car je sais trop que nulle saison ne l'apporte,
Pas même le printemps.
Je te demande simplement
Que mon arrière-saison soit belle,
Afin qu'elle porte témoignage à ta beauté.*

d'après Joseph Folliet,
in « Le soleil du soir : vieillir en beauté »



choisir

n° 637 - janvier 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Tyler Olson/Fotolia.com

p. 7 : Lisa F. Young/Fotolia.com

p. 10 : Apic

p. 14 : Centre orthodoxe du Patriarcat
œcuménique

p. 22 : Philippe Lissac/GODONG

p. 25 : Werner Herzog

p. 28 : Hugues Siegenthaler

p. 31 : Villa la Californie, Cannes, Collec-
tion particulière © David Douglas Duncan,
2012

p. 33 : Kevin Reynolds

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La famille au-delà des modèles <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	8
Laisser décanter <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglises	9
Au chevet de l'œcuménisme <i>par Claude Ducarroz</i>	
Eglises	13
Damaskinos Papandréou. Premier métropolite de Suisse <i>par Maria Brun</i>	
Ethique	16
Le grand âge. Pour une humanité partagée <i>par Thierry Collaud</i>	
Société	20
Spiritualité des patients. La prendre en compte, oui, mais... <i>par Stéphanie Monod-Zorzi</i>	
Cinéma	25
Doc d'auteur et drame docu <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	27
Un couple amer <i>par Tuana Gökçim Toksöz</i>	
Expositions	29
Témoins d'époques <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Le roman, l'amour et l'Occident <i>par Gérard Joulie</i>	
Livres ouverts	36
Nouveau Testament commenté <i>par Joseph Hug</i>	
Livres ouverts	38
Le religieux à l'hôpital <i>par Jacques Petite</i>	
Livres ouverts	39
Ressusciter les Eglises <i>par Frédérique Zahnd</i>	
Chronique	44
Tout continue <i>par Gladys Théodoloz</i>	

La famille au-delà des modèles

Depuis plusieurs mois, les politiciens débattent au sujet de la famille, de ce qu'elle est ou n'est pas (imposition, familles homoparentales, noms des enfants, etc.). Au cours d'une session de l'Eglise catholique de Genève, la question a été également débattue. Différents intervenants (l'écrivain Colette Nys-Mazure, le pasteur Félix Moser, Philippe Lefebvre o.p.) ont apporté leur regard, leurs expériences et leurs réflexions sur ce sujet. Pas question ici de faire un compte-rendu, mais l'envie de partager une réflexion.

La famille, c'est à la fois beaucoup plus compliqué et beaucoup plus simple que ce que nous imaginons. Plus compliqué, parce que lorsque nous regardons l'Histoire et notre société ou même la Bible, c'est pour nous apercevoir que la famille « simple » n'existe pas. L'Histoire révèle que le modèle nucléaire familiale est récent : pendant des siècles, la famille était un réseau étendu de relations plus ou moins denses, marqué de tensions, de conflits et parfois d'harmonie. De même la Bible nous parle de familles fondées sur la polygamie, le « barem », puis la monogamie ; la constante étant que Dieu traverse ces situations, pour libérer les hommes, les femmes et les enfants. Nos propres expériences, enfin, nous montrent que de nouveaux modèles de familles existent, très différents de ceux que spontanément nous considérerions comme idéaux. Africain, Esquimau, Européen, pour autant qu'il soit possible de réduire des continents à des catégories, chacun conçoit la cellule familiale différemment.

Des hommes, des femmes, des enfants vivent dans ces familles : elles existent. Comme tous les autres, ces foyers sont confrontés à des tensions, à des conflits. Il est du devoir de chacun de tenter de garantir les droits des uns et des autres, dans ces nouveaux modèles familiaux comme dans les modèles plus traditionnels. Interdire ne changera rien à la réalité. L'Eglise doit certainement avoir une parole et défendre sa manière de voir l'être humain et la famille, mais elle ne doit pas oublier de rappeler que Dieu a montré, montre et montrera

qu'Il peut agir et libérer chacun, dans des situations qui ne correspondent pas à ce que l'Eglise elle-même croit juste. Pour chacun de nous, la tentation est toujours présente de ramener Dieu à nos petites catégories marquées par le temps et le lieu... Or Dieu est plus grand et plus libre que nous ne l'imaginons.

Il ne s'agit donc pas ici de militer pour un modèle contre un autre, mais de rappeler que l'essentiel pour le croyant est de voir Dieu à l'œuvre. Il est présent et agissant là où il y a de l'amour. Certains pensent peut-être définir l'amour de manière très précise, en se fondant sur une culture et une époque. Les Anciens, pour leur part, voient l'amour comme une joie qui vient de quelque chose ou de quelqu'un d'autre que soi. Une capacité de se réjouir de la différence, une joie qui rend disponible, qui vivifie, qui permet de se donner. Une telle définition ne dit pas tout, mais rappelle quelques fondamentaux, qui peuvent d'ailleurs être étendus à notre conception de la « famille chrétienne », à l'heure où nous célébrons la semaine de l'Unité...¹

La Bible nous apprend que Dieu a toujours été capable de se révéler, même dans des situations qui paraissaient sans issue, traversées par les contradictions et les tensions. Si nous gardons une capacité à nous émerveiller devant des réalités qui ne correspondent pas à nos idéaux, nous pourrions prendre notre part en aidant notre société à être un peu plus juste. Elle ne sera jamais idéale, ni parfaite, cela est impossible, mais nous pouvons aider à la rendre plus juste. Condamner revient à démissionner et à se cantonner dans une tour d'ivoire. Ce n'est pas la voie qu'a choisie Dieu. Il s'est toujours « engagé », même compromis pour sa Création.

Bruno Fuglistaller s.j.

1 • Voir l'article de **Claude Ducarroz**, aux pp. 9-12 de ce numéro.

 ■ Discours

La place des aïeuls

Lors d'une visite dans un EMS à Rome, en novembre passé, Benoît XVI a prononcé un discours encourageant pour les personnes âgées. Extraits.

« Parfois, à un certain âge, il arrive que l'on se tourne vers le passé, regrettant les années où l'on était jeune, où l'on jouissait d'une énergie fraîche, où l'on faisait des projets pour l'avenir. Ainsi le regard, parfois, se voile de tristesse, considérant cette phase de la vie comme le temps du déclin. Ce matin, en me tournant en pensée vers toutes les personnes âgées, dans la conscience des difficultés que notre âge comporte, je voudrais vous dire avec une conviction profonde : il est beau d'être âgé !

» (...) Dans la Bible, la longévité est considérée comme une bénédiction de Dieu ; aujourd'hui cette bénédiction s'est répandue et doit être vue comme un don à apprécier et valoriser. Et pourtant, souvent la société, dominée par la logique de l'efficacité et du profit, ne l'accueille pas comme tel ; au contraire, souvent elle le repousse, considérant les personnes âgées comme non productives, inutiles. Tant de fois on sent la souffrance de celui qui est marginalisé, qui vit loin de chez lui et dans la solitude. Je pense que l'on devrait agir avec un plus grand engagement (...) de façon à ce que les personnes âgées puissent rester chez elles. La sagesse de vie dont elles sont porteuses est une grande richesse. La qualité d'une société, je dirais d'une civilisation, se juge aussi à la façon dont les personnes âgées sont traitées et à la place qui leur est réservée dans la vie commune. Qui fait de la place aux personnes âgées fait de la place à la vie !

» (...) Chers amis, à notre âge nous faisons souvent l'expérience du besoin de l'aide des autres. Dans l'Évangile, nous lisons que Jésus dit à l'apôtre Pierre : « Quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. » (Jn 21,18). Le Seigneur se référait à la façon dont l'apôtre témoignerait de sa foi jusqu'au martyre, mais cette phrase nous fait aussi réfléchir sur le fait que le besoin d'aide est une condition de la personne âgée. Je voudrais vous inviter à voir aussi en ceci un don du Seigneur, car c'est une grâce d'être soutenu et accompagné, de sentir l'affection des autres ! Ceci est important dans toutes les phases de la vie : personne ne peut vivre seul et sans aide ; l'être humain est relationnel.

» (...) Parfois les journées semblent longues et vides, avec des difficultés, peu d'engagements et de rencontres ; ne vous découragez jamais : vous êtes une richesse pour la société, même dans la souffrance et la maladie. Et cette phase de la vie est un don aussi pour approfondir le rapport avec Dieu. (...) N'oubliez pas que parmi les ressources précieuses que vous avez, il y a la ressource essentielle de la prière : devenez intercesseurs auprès de Dieu, priant avec foi et avec constance. »

Benoît XVI

(Libreria Editrice Vaticana/zenit)

 ■ Info

Etat végétatif : du nouveau

Une expérience étonnante sur un malade en état végétatif a été menée à l'Université de Western Ontario (Cana-

da) par un neuroscientifique britannique, Adrian Owen. L'équipe des chercheurs a utilisé une machine à imagerie par résonance magnétique fonctionnelle, qui permet d'obtenir des réponses simples et silencieuses d'une personne éveillée, en mettant en évidence les zones du cerveau activées par sa pensée.

Scott Routley est un Canadien de 39 ans dont le cerveau a été endommagé lors d'un accident de la route il y a 13 ans. Depuis lors, il n'a émis aucun signe de conscience et de capacité à communiquer. Les médecins lui ont demandé de s'imaginer en train de jouer au tennis s'il voulait dire *oui*, et de s'imaginer en train de se promener dans sa maison pour dire *non*. Ils ont noté les zones du cerveau qui s'activaient. Puis ils ont paramétré la machine à partir des questions/réponses qu'ils connaissaient, comme le nom de jeune fille de sa mère. Enfin, ils ont posé une question dont ils ne savaient pas la réponse : « Est-ce que vous souffrez ? » La zone du cerveau *non* s'est activée.

Pour Adrian Owen, ce progrès est décisif. Jusqu'ici l'état végétatif succédant au coma semblait être caractérisé par l'absence de conscience de soi, de l'entourage et par l'impossibilité de communiquer. Cette avancée pourrait permettre d'aider les patients, notamment pour ajuster les soins apportés. (zenit/réd.)

■ Info

Humour et sens pratique

L'évêque du diocèse de Punta Arenas (Chili), Mgr Bernardo Bastres, face aux préoccupations de ceux qui affirmaient que le 21 décembre passé allait être le jour de la fin du monde, a formulé quel-

ques temps avant la « date fatidique » une demande particulière : que ceux qui sont convaincus de la véracité de cette affirmation remettent leurs biens à l'Eglise ! « Nous, en tant qu'Eglise, nous n'avons aucun problème à ce que les gens nous fassent don de leurs biens et nous laissent leurs propriétés. Je vous promets qu'après le 21 décembre, nous prions éternellement pour eux, attendus que je suis sûr qu'après cette date nous serons encore vivants. »

(fides/réd.)

■ Info

Décès de Mgr Ignace IV

Le patriarche grec orthodoxe d'Antioche et de tout l'Orient, Mgr Ignace IV, est décédé le 5 décembre au Liban, à l'âge de 92 ans. Membre fondateur du Conseil des Eglises du Moyen-Orient, il occupa plusieurs fonctions importantes au sein du Conseil œcuménique des Eglises (COE) et fut un acteur incontournable des relations inter-orthodoxes et des dialogues théologiques bilatéraux, puis des rencontres entre chefs d'Eglises orthodoxes. Lui rendant hommage, le pasteur Olav Fykse Tveit, secrétaire général du COE, a déclaré : « Nous avons tous perdu un grand responsable d'Eglise, un père spirituel, un théologien d'exception, un artisan du dialogue interreligieux - notamment entre les religions abrahamiques - ainsi qu'une source d'inspiration majeure dans le domaine du dialogue œcuménique. »

Le patriarche Ignace IV avait gagné le respect tant des chrétiens que des musulmans au Moyen-Orient, grâce à ses efforts systématiques en faveur de la paix et de la réconciliation dans la région.

 ■ Info

Enseignement de l'islam

L'enseignement catholique en Belgique, qui scolarise un élève sur deux dans la communauté française en Wallonie et à Bruxelles, souhaiterait dispenser des cours de religion islamique, dans une perspective de dialogue inter-religieux et interconvictionnel (dialogue des convictions). Depuis une dizaine d'années, le cadre légal exclut une telle possibilité au sein de l'enseignement catholique.

« Est-il juste, lorsqu'une majorité des élèves qui fréquentent une école catholique est de confession musulmane, de ne pas leur offrir la possibilité de suivre un cours de religion islamique » et de se contenter de reléguer le religieux dans la sphère privée ? a demandé Etienne Michel, directeur du Secrétariat général de l'enseignement catholique. Une telle attitude de rejet n'offre selon lui aucune solution à l'égard des risques de dérive fondamentaliste. Mieux vaut « un vrai cours de religion, donné par quelqu'un de formé, que des discours simplistes tenus dans des arrière-salles de café ».

(apic/réd.)

 ■ Info

Islam, Hambourg innove

Un accord a été signé, le 13 novembre, entre les autorités du Land et de la Ville de Hambourg et les principales organisations islamiques locales. Il prévoit d'importants droits pour les musulmans, comme l'instruction religieuse à l'école, les rites funéraires et trois jours fériés par année. De leur côté, les bénéficiaires s'engagent à respecter les droits fondamentaux et à favoriser l'égalité entre hommes et femmes.

Zekeriya Altug, un des responsables locaux du DITIB, la plus importante organisation islamique en Allemagne, a affirmé qu'il s'agissait d'un « jour historique pour Hambourg mais aussi pour toute l'Allemagne ».

Hambourg, deuxième ville du pays après Berlin, compte environ 130 000 musulmans sur une population de 1,8 million d'habitants. Elle dispose du statut de Land. (apic/réd.)

 ■ Info

Islam et intégration

L'orientation religieuse des jeunes musulmans en Suisse ne constitue pas un obstacle à l'intégration. C'est la conclusion d'une étude du Centre pour la recherche religieuse de l'Université de Lucerne, menée depuis deux ans sous la direction de Martin Baumann et présentée en novembre dernier.

Quelque 440 000 musulmans vivent en Suisse (5,5 % de la population). Près d'un tiers sont des jeunes ou de jeunes adultes. Parmi eux, la proportion des pratiquants est estimée entre 10 et 15 %. Une claire majorité de ces jeunes sont liés à des mosquées et suivent les traditions de leurs groupes nationaux, comme les Bosniaques, les Albanais et les Turcs. Les autres naviguent dans des groupes indépendants, qui se réfèrent à une compréhension globalisante et souvent idéaliste d'une communauté islamique. Les jeunes y trouvent un espace dans lequel ils n'ont pas besoin de se protéger contre la mauvaise image de l'islam dans la société, où ils peuvent renforcer leur identité, partager leurs expériences et trouver une aide face à leurs problèmes quotidiens. (apic/réd.)

■ Info

Homosexualité et adoption

L'agence d'adoption Catholic Care, basée à Leeds en Angleterre, s'est vue légalement forcée le 2 novembre 2012 d'ouvrir ses services aux couples homosexuels.

Catholic Care tentait depuis cinq ans de faire reconnaître judiciairement son droit de refuser de placer des enfants chez des couples homosexuels. La Charity Commission, l'instance chargée de vérifier les statuts et les activités des associations caritatives au Royaume Uni, qualifiait cette position d'arbitraire et soulignait qu'elle violait l'article 14 de la Convention européenne des droits de l'homme qui interdit la discrimination sur la base de l'orientation sexuelle.

Catholic Care a vu son dernier appel rejeté par le tribunal de Leeds, en vertu de la loi d'égalité. La Cour a rappelé que la procédure d'adoption est un service public partiellement subventionné par l'Etat. Celui-ci a donc un droit de regard sur cette activité. (apic/réd.)

■ Info

Rite pour couples pacsés

Le 3 novembre 2012, les délégués du synode (parlement) de l'Eglise réformée vaudoise (EERV) ont adopté, par 59 voix pour, 9 contre et 7 abstentions, le principe d'un rite liturgique en faveur des partenaires enregistrés (pacsés). Ce vote a provoqué la controverse dans le canton et a entraîné des démissions dans ses instances paroissiales.

« La minorité qui n'est pas satisfaite réagit fortement », a déclaré Line Dépraz, conseillère synodale, dans le quotidien le *Courier* (15.11.2012). A ses

yeux, la majorité silencieuse de l'EERV ne conteste pas ce choix. Pourtant, la crainte de la division est bien présente. « La question de l'homosexualité a mis en évidence le fait que les différents regards peinent à se concilier, les uns reprochant aux autres de ne pas savoir lire les Ecritures », déplore le pasteur Sandro Restauri, de Saint-Prex-Lussy-Vufflens.

« Nous ne nous sommes pas donné les moyens pour effectuer un travail d'information et de débat préalable au sein des paroisses », reconnaît Nicolas Monnier, d'Yverdon-Temple. Pourtant le Conseil synodal a lancé le sujet il y a plus d'un an, rappelle Line Dépraz. « Nous avons sollicité environ 1600 personnes pour élaborer un rapport et à peu près aucune n'a répondu. »

L'EERV s'est donné jusqu'à 2014 pour définir la forme liturgique pour les couples pacsés. D'ici là, tous les acteurs pourront s'exprimer sur le sujet. (apic/réd.)

Mariage homosexuel aux États-Unis



Laisser décanter

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », dit le proverbe. En effet, à s'exposer trop longtemps à une situation difficile, ambiguë, délicate, risquée, on finit par en subir les conséquences. Qui une fois ou l'autre n'a dû boire la coupe jusqu'à la lie et y laisser sa peau ? Du stress au burn-out, du petit verre à l'alcoolisme, de la prise de risque inconsidérée à la mort, le pas est vite franchi. A trop vouloir tirer sur la corde, elle se rompt. A trop la distendre, tout se rompt ! Comment adopter l'attitude juste qui nous permet de promouvoir la vraie vie ? Comment être rigoureux sans être rigide ? Etre souple sans être relâché ?

www.choisir.ch

fait peau neuve !

Visitez notre nouveau site Internet et ses dernières fonctionnalités :

- lire **choisir** en ligne (pour nos abonnés)
- partager nos articles sur les réseaux sociaux

Et retrouvez :

- nos éditoriaux
- nos recensions d'ouvrages
- nos archives

Le vigneron le sait bien. Il faut du temps pour que le moût se décante. Décanter, c'est laisser un liquide, par l'effet de la gravité, se séparer des matières solides ou liquides qu'il contient en suspension, et qu'on laissera déposer. Le vigneron épure ce qui est mélangé, pour clarifier ce qu'il veut garder.

De même, il faut souvent peser, soulever, déposer et reprendre ses idées pour, après un temps de réflexion, mieux comprendre et saisir la posture qui est la plus ajustée pour nous dans telle situation. L'accessoire et le futile apparaissent alors pour ce qu'ils sont : buée et vanité. L'important - ce qui nous tient à cœur - est distingué de l'essentiel - ce qui nous tient en vie ! Grâce au temps qui s'écoule apparaît peu à peu notre centre de gravité. Autant donné que conquis, il fait sourdre une vie ferme et fluide, une vie heureuse et joyeuse.

Laisser du temps au temps, c'est, dans l'attention et la vigilance, laisser se produire en nous ce processus de décanation. Souvent, Ignace de Loyola se taisait. Attentif à la croissance spirituelle, il ne parlait qu'après avoir fait le tri entre l'essentiel, l'important et l'accessoire. S'il nous a transmis une pédagogie spirituelle qui porte aujourd'hui encore ses fruits, c'est bien parce qu'il a su à merveille décanter pour lui et les autres ce qui est utile à la vie.

Luc Ruedin s.j.

Au chevet de l'œcuménisme

● ● ● **Claude Ducarroz**, Fribourg
Prévôt de la cathédrale

Le docteur (en théologie) Gottfried Locher, président de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, a estimé le 5 novembre dernier, à Berne, que « l'œcuménisme officiel protestant-catholique traverse sa phase la plus difficile depuis le début du mouvement œcuménique ».

Pour justifier ce diagnostic pessimiste, il y a des signes qui ne trompent pas. Pour Gottfried Locher, « ne pas se reconnaître en tant qu'Eglise et ne pas avoir de but commun pour l'unité, voilà la crise de l'œcuménisme ». Et le cardinal Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens, de lui répondre en écho : « Aujourd'hui, nous ne sommes pas capables d'avoir une compréhension commune de ce but, à savoir l'unité visible des chrétiens. » Bref, pire que la cacophonie, c'est l'impasse !

En Suisse

Pour ne citer que quelques exemples helvétiques, nous devons constater que les sujets de divergence s'accumu-

lent. Protestants et catholiques ne sont pas d'accord, et ils le disent publiquement, sur l'accès à la Cène pour les non-baptisés, sur une liturgie de « mariage » pour les homosexuels, sur l'accueil réciproque à la communion eucharistique, sur les questions éthiques posées par les débuts et la fin de la vie humaine, etc...

La commission chargée de revisiter l'accord du 5 juillet 1973 sur la reconnaissance mutuelle du baptême entre l'Eglise catholique, les Eglises protestantes (FEPS) et l'Eglise catholique-chrétienne peine beaucoup à étendre ce progrès œcuménique à d'autres communautés. Quant aux diverses commissions de dialogue, il faut bien reconnaître qu'elles cherchent leur second souffle, quand elles ne sont pas saisies par la léthargie.

On ne peut que déplorer une telle situation. Certes, de toutes parts, nos autorités disent et redisent que l'œcuménisme est devenu une dimension essentielle de la vie de nos Eglises. Le cardinal Koch l'a répété à Berne le 8 novembre dernier : « L'œcuménisme est obligatoire parce qu'il répond à la demande du Christ, et irréversible parce que le concile Vatican II et tous les papes de Jean XXIII à Benoît XVI en ont fait le cœur de leur prédication et de leur action. » Dont acte.

C'est grave, Docteur ? On le pressentait, mais maintenant on l'exprime ouvertement ; l'œcuménisme est gravement malade. C'est qu'après avoir débroussaillé les points les plus faciles, les Eglises s'attaquent aujourd'hui aux points théologiques les plus controversés.

1 • Mais comment interpréter le fait que l'œcuménisme tienne si peu de place dans le beau message du dernier synode des évêques sur la nouvelle évangélisation (28 octobre 2012) ? Pas un mot sur une éventuelle évangélisation avec les autres chrétiens.

L'élan de Vatican II

On s'en souvient. C'était il y a 50 ans. L'œcuménisme avait soulevé une immense espérance à partir du moment où l'Eglise catholique était - enfin ! - montée dans le train du mouvement œcuménique. Mais on ne pouvait pas faire l'impasse, au niveau doctrinal, sur presque cinq siècles de divergences séparatrices et de différences pratiques. Vatican II a inversé le cours de notre triste histoire d'éloignement. Encore fallait-il refaire le chemin en sens inverse pour se rapprocher et si possible se donner la main dans le respect de nos identités, en ce qu'elles ont de conforme à l'Évangile.

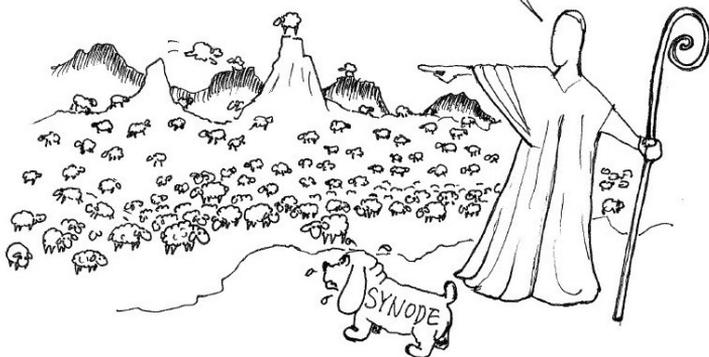
Des progrès incontestables ont été réalisés, tant au plan des doctrines que des pratiques. L'encyclique de Jean Paul II sur l'œcuménisme (*Ut unum sint*, 1995) a signifié un pas en avant dans la ferme volonté œcuménique de l'Eglise catholique. Il n'est, par exemple, pas anodin de dire au sujet du ministère de l'évêque de Rome : « La communion

réelle, même imparfaite, qui existe entre nous tous, ne pourrait-elle pas inciter les responsables ecclésiaux et leurs théologiens à instaurer avec moi sur ce sujet un dialogue fraternel et patient, dans lequel nous pourrions nous écouter au-delà des polémiques stériles, n'ayant à l'esprit que la volonté du Christ pour son Eglise, nous laissant saisir par son cri : "Que tous soient un... afin que le monde croie" (Jn 17,21) » ? (n° 96) Beau programme !

Pour sa part, le Groupe des Dombes a contribué à rendre plausibles, et même possibles, des avancées décisives sur des points délicats comme la conversion des Eglises (1990), la place de Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints (1999), l'autorité doctrinale dans l'Eglise (2005) ou la réconciliation des divers ministères dans la symphonie des charismes (1972), y compris le ministère épiscopal (1976) et le ministère de communion dans l'Eglise universelle (1985).

Un coup de froid a certes soufflé sur ce beau temps œcuménique lorsqu'en l'an 2000 la Congrégation pour la doctrine de la foi a insisté pour dire que les Eglises protestantes n'étaient, à ses yeux, que des « communautés ecclésiales » et non pas des Eglises au sens propre du mot (*Dominus Jesus*, n° 17). Mais ne pouvons-nous pas vivre encore des espérances soulevées par le document de Foi et Constitution (Lima, 1982) intitulé *Baptême, eucharistie et ministère* ?² Ne devons-nous pas tout

Va Synode! Ramène-moi toutes ces brebis égarées!



2 • Pour être honnête, il faut reconnaître que le document de Lima avait été très fraîchement accueilli par la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (cf. leur réaction en date du 3 avril 1986).

faire pour mettre en œuvre la Charte œcuménique européenne du 22 avril 2001 ?

Sur le chantier

Il semble que l'on ait épuisé la marge de réconciliation sur les liens les plus faciles à renouer. Nous sommes à présent confrontés, ensemble, aux nœuds les plus coriaces. Car on ne dénoue pas d'un coup de baguette magique les oppositions les plus fondamentales, qui, malheureusement, ont justifié des siècles de divisions, d'affrontements et même de guerres. Il faut donc s'attaquer aux plus gros points de résistance théologique. Quel rôle pour l'Eglise dans la vie chrétienne ? Quelles figures et configurations d'autorité pour conduire le peuple de Dieu, au plan local et au niveau universel ? Comment revisiter la théologie et la pratique des sacrements ? Et la communion des saints ? J'entends déjà le chœur des pessimistes : « On n'arrivera jamais à s'entendre sur ces sujets, acceptons nos différences telles qu'elles sont - à savoir irréconciliables - et allons de l'avant ainsi. »

Mais est-ce bien cela que le Christ a voulu dans sa prière pour l'unité trinitaire de ses disciples dans la diversité assumée ? Est-ce ainsi que se présente, dans le Nouveau Testament, la symphonie des Eglises apostoliques, certes fort différentes mais toujours unies par une communion pascale fon-

damentale ? Suffit-il que nous soyons gentiment divisés pour annoncer l'Evangile dans notre société, « afin que le monde croie » ?

On sent que nos principaux responsables se contentent de dresser la liste des travaux qui restent à accomplir au lieu de se mettre à l'ouvrage sur le chantier, fût-ce en commençant modestement. L'attentisme n'est pas une vertu chrétienne quand urge le devoir de réconciliation entre Eglises. Nous ne devons nous résigner ni au statu quo paresseux ni à l'œcuménisme dépressif qui paralysent nos efforts vers l'unité, alors que continuent de souffler les inspirations de l'Esprit et demeure vivante l'attente priante de tout le peuple de Dieu. Des responsables politiques en Allemagne, par exemple, viennent de le rappeler courageusement aux responsables religieux.³

Signes d'espérance

En plus des motivations spirituelles, il y a au moins une bonne raison d'y croire encore et d'y œuvrer toujours : la déclaration commune d'Augsbourg sur la justification par la foi (31 octobre 1999). Le sujet était crucial et délicat. Et pourtant l'Eglise catholique et la Fédération luthérienne mondiale sont parvenues officiellement à un résultat plein d'espérance, grâce à la méthode féconde du « consensus différencié » qui honore l'unité des profondeurs de la foi, sur la base du respect de diversités acceptables et reconnues dans la manière de l'exprimer et de la vivre.

Pourquoi ne pas récidiver sur d'autres thèmes, comme par exemple l'eucharistie ou le ministère épiscopal, si l'œcuménisme n'est pas la victoire d'un camp sur un autre, mais, selon la belle

3 • Dans le *Document de notre impatience*, ces leaders politiques de tous les partis estiment que « l'œcuménisme, c'est maintenant... parce que les différences confessionnelles qui se sont développées dans l'histoire ne peuvent plus justifier le maintien de la séparation dans la chrétienté » (Berlin, 5 septembre 2012).

expression de Jean Paul II, « un échange de cadeaux » ? Eh ! bien, échangeons encore !

Nous sommes ensemble au pied de la parole de Dieu, avec nos traditions respectives. Mais « nos Eglises veulent-elles vraiment le changement qu'exige la recherche de l'unité ? », se demande opportunément Gottfried Locher.

Un signe intéressant nous vient justement du président de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse. Au moment où ces Eglises s'apprêtent à commémorer les 500 ans de la Réforme en Suisse (2019), il a déclaré courageusement qu'elles devaient se concentrer sur l'œcuménisme entre elles et les a invitées à « rédiger une confession de foi qui permette de clarifier ce que croient les réformés ».⁴

On veut croire qu'il n'y a pas, dans cette démarche positive d'un œcuménisme intra-protestant, l'aveu d'un découragement dans la poursuite de l'œcuménisme avec l'Eglise catholique. On a assez regretté que le protestantisme ait tant de peine à résister aux tentations d'émiettement, pour se réjouir de tout effort de rassemblement. On a assez souhaité que les réformés redéfinissent leur profession de foi, comme ils le firent aux premiers temps de la Réforme, pour attendre avec l'impatience de l'espérance ce que sera le Credo qu'ils nous promettent. Ce sera tout bénéfique pour l'œcuménisme !

En attendant, réjouissons-nous ! Les groupes œcuméniques à la base - notamment parmi les foyers mixtes - continuent leur petit bonhomme de chemin. Il est essentiel qu'ils persévèrent comme ferment actif au sein des communautés, malgré la déception que peuvent engendrer les lenteurs et les freins dans les relations « au sommet ».

En pleine page œcuménique - celle de la prière, des partages bibliques, des collaborations interparoissiales -, ces modestes ouvriers de l'unité de l'Eglise doivent poursuivre leur travail de rapprochement par l'intelligence et par le cœur. Il y a même encore de l'espace sur certaines marges prophétiques, pourvu que l'on demeure sur la page de la fidélité essentielle, certes dans la souffrance de l'inachevé, mais aussi dans la joie de réelles avancées.

Ecouter la base

Le risque existe que ces réalisations « à la base » s'opèrent hors du lien avec les autorités de nos Eglises. Mais celles-ci ne doivent-elles pas écouter davantage ces chrétiens sans prétention qui frappent à la porte de l'unité en marche, afin que nos responsables redoublent d'imagination créatrice pour tracer les voies qui mènent plus rapidement à la réconciliation des Eglises ?

Il serait malheureux que nos meilleurs apôtres de l'unité dépriment ou se trouvent marginalisés, alors que l'avenir leur appartient, si l'on croit vraiment que l'œcuménisme réussi est le vrai futur du christianisme, selon le plus cher désir de Jésus pour tous les siens.

Cl. D.

4 • Gottfried Locher a même utilisé l'expression : « Concentrons nos forces là où, aujourd'hui, la fusion ecclésiale a une chance. (...) La prochaine étape est de créer l'unité protestante. »

Damaskinos Papandréou

Premier métropolite de Suisse

●●● **Maria Brun**, Lucerne

Théologienne, co-éditrice de la revue « Una Sancta »¹

Né en 1936 dans une région montagnaise de l'Etolie, en Grèce centrale, Damaskinos Papandréou fut envoyé à l'école renommée du Patriarcat œcuménique de Constantinople, sur l'île de Halki, pour des études en théologie. Il y rencontra la grande figure visionnaire du patriarche Athénagoras, qui reconnut la capacité intellectuelle hors du commun de son protégé.

En 1959, il fut envoyé en Allemagne pour des études post-grades. A Marbourg et Bonn où il était, entre autres, élève de Joseph Ratzinger, il étudia l'Histoire de la religion et les Sciences religieuses comparées. Après une thèse sur l'Eglise arménienne, il fut envoyé à Taizé, en France, en 1965, pour y installer un Centre monastique orthodoxe. Parallèlement, en 1966, à l'initiative du patriarche Athénagoras, le Centre orthodoxe du Patriarcat œcuménique était érigé à Chambésy, dans la banlieue de Genève (à proximité d'un aéroport international et sur « territoire neutre »). Trois ans plus tard, le Saint Synode de

l'Eglise de Constantinople élit Mgr Damaskinos directeur de ce Centre et le nommait aussi secrétaire pour la préparation du Grand et Saint Concile de l'Eglise orthodoxe. Il n'avait alors que 34 ans.

Damaskinos Papandréou se lança de suite dans la construction d'une église, avec un centre de formation, dont l'inauguration eut lieu en 1975. Sous son égide, le Centre de Chambésy déploya maintes missions. Comme Centre de culte et de spiritualité orthodoxes, il accueillit les quatre paroisses grecque, francophone, arabophone et roumaine, dans trois lieux de culte : la grande église Saint-Paul, l'Apôtre des nations, la crypte Sainte-Trinité - Sainte-Catherine, et la chapelle de la Résurrection dans l'ancien bâtiment. Le Centre devint aussi un lieu de rencontres panorthodoxes, avec des travaux en commissions et des conférences régulières. Dans ce lieu de rencontres œcuméniques et de dialogues bilatéraux, se réunirent aussi, à partir de 1970, des chrétiens orthodoxes, des vieux-catholiques, des anglicans, des catholiques romains, des luthériens, des réformés et des orthodoxes non-chalcédoniens. Autre aspect du développement du Centre : ses activités académiques. Dès 1980, des congrès scientifiques et

Comment expliquer l'aura de Mgr Damaskinos, premier métropolite de Suisse, décédé en novembre 2011 ? Son succès en tant que théologien, hiérarque, homme de l'œcuménisme, secrétaire pour la préparation du Concile panorthodoxe ? Qui était cet homme auquel 14 titres de docteur honoris causa furent conférés par des institutions universitaires orthodoxes, vieille-catholique, réformées et catholiques romaines ? Et où trouvait-t-il sa force d'engagement ?

1 • Maria Brun a été collaboratrice théologique au Centre orthodoxe du Patriarcat œcuménique de Chambésy de 1982 à 2003. Elle a donc bien connu Mgr Damaskinos. Elle est l'auteur de *Damaskinos Papandréou. Erster Metropolit der Schweiz 1969-2003*, Athènes 2011, 766 p.

des séminaires théologiques internationaux y furent organisés. C'est que le métropolite Damaskinos, théologien bien enraciné dans la tradition orthodoxe, connu comme un partenaire sincère, précis et toujours prêt à apprendre, enseignait lui-même depuis 1974, à la Faculté de théologie de Lucerne, la théologie orthodoxe, la patrologie grecque ainsi que l'œcuménisme. En 1997, finalement, l'Institut d'études supérieures de théologie orthodoxe fut fondé à Chambésy. Grâce à l'initiative du métropolite, la formation théologique se fait dorénavant dans un cadre multiconfessionnelle : entre Chambésy et les Facultés de théologie protestante à Genève et catholique romaine à Fribourg. Chambésy se veut également Centre d'échanges et de communications. A ce propos, non seulement une bibliothèque spécifique mais surtout le mensuel *Episkepsis* et la série *Synodica*, édités tous deux en français et en grec, ont vu le jour.

Mgr Damaskinos



En dix ans seulement, grâce à un homme stimulé par ses visions, persuadé de sa mission et doté de rares talents, Chambésy a acquis une renommée internationale.

Autres responsabilités

Mis à part les activités du Centre orthodoxe, Mgr Damaskinos fut aussi élu en 1982 à la tête de l'Archevêché orthodoxe nouvellement créé en Suisse. Le Saint Synode le nomma premier métropolite de Suisse et exarque d'Europe. Devenu évêque diocésain, il entama sa nouvelle responsabilité avec enthousiasme et vigueur. On mentionnera : l'organisation de huit paroisses en Suisse et dans la Principauté de Liechtenstein, et la construction de deux églises à Zurich et à Bâle ; sur le plan pastoral et théologique, la collaboration avec les Eglises de Suisse ainsi que des publications y référant ; la création en 1984 de la Fondation pastorale et philanthropique du Diocèse de Suisse, œuvre d'entraide qui connaît un afflux de demandes en hausse constante, dépassant les frontières suisses. C'est ainsi qu'en peu d'années, les fidèles orthodoxes grecs de Suisse purent voir comblés leurs besoins pastoraux et sociaux.

En tant que secrétaire pour la préparation du Grand et Saint Concile, Mgr Damaskinos renoua le contact entre les différentes Eglises orthodoxes locales, un effort couronné de succès grâce à son talent diplomatique extraordinaire et à sa personnalité irénique et persuasive.

Comme co-président orthodoxe des deux dialogues théologiques avec les vieux-catholiques et les Eglises orientales orthodoxes, il guida d'une manière souveraine et par une pensée

théologique incontestable les travaux des commissions respectives. Jusqu'à nos jours, et sur le plan international, ces deux dialogues sont restés les seuls à être achevés.

Enfin, comme fondateur de la Fondation de recherches et de dialogues interreligieux et interculturels en 1999, il estima juste que les trois religions monothéistes reviennent à leurs origines, pour se retrouver dans leur foi en un Dieu unique - position défendue avec vigueur, en vue de la création d'un avenir plus irénique, mais jugée bien douteuse par son entourage.

Des principes solides

D'où lui venait cette force d'engagement inlassable ? Cet homme qui pendant 34 ans marqua le monde chrétien et œcuménique avait de forts principes. Selon lui, il ne fallait jamais s'arrêter ou se laisser freiner par ce qui semble impossible, tout croyant étant appelé à explorer les possibilités lorsqu'il se sent empêché d'avancer sur son chemin vers Dieu. Autrement dit, chaque obstacle signifiait pour le métropolite une invitation à intensifier la recherche d'une issue.

En outre, et ceci constituait un absolu pour le métropolite, il ne faudrait jamais juger son prochain en l'absence de connaissances approfondies : il n'y a qu'un seul juge, et c'est Dieu. C'est cette conviction, voire ce leitmotiv, qui donna au métropolite sa force de persévérance et qui l'amena à négliger toute tentative malveillante, tout en réfléchissant à partir de toute critique bienveillante, afin de progresser sur son chemin qui, pour lui, était le chemin tracé par son Père céleste.

Enfin, le principe de ses pensées théologiques était : « Nous ne sacrifierons

jamais la vérité, mais, au contraire, nous sacrifierons tout à la vérité. » Cela fit de lui un interlocuteur authentique.

Ces forts principes de vie expliquent son engagement inlassable, en tant que théologien tout d'abord et chrétien orthodoxe ensuite. Il lutta pour que l'héritage chrétien soit traduit d'une manière dynamique et authentique, en offrant une réponse valable aux questions aussi bien qu'aux exigences des hommes de son temps. Enfin, en tant qu'homme de l'œcuménisme, souffrant de cette « plaie ouverte au Corps du Christ », c'est-à-dire la séparation des Eglises chrétiennes, il s'engagea inlassablement pour l'abolition des préjugés, en vue d'une approche, voire de la reconstitution, de l'Unité de l'Eglise.

Homme de la Méditerranée et en même temps enraciné dans la culture de l'Ouest, il semblait être prédestiné à nouer des contacts entre les chrétiens de diverses dénominations ainsi qu'à établir un dialogue avec le monde juif et musulman. Le regretté métropolite Damaskinos, personnalité éminente, dotée de dons charismatiques et de perspectives prophétiques, avait compris de quoi manquaient les Eglises occidentales et à quels sujets il fallait sensibiliser les Eglises orientales. A la fois homme de l'Est et de l'Ouest, il connaissait les différences, les traditions, les sensibilités et mentalités, les points forts ainsi que les points faibles, les caractères divergents et les richesses convergentes.

Cette profonde connaissance imprégna ses pensées et s'exprima dans sa parole et ses écrits. Elle transparaissait également dans son comportement, dans sa façon d'approcher autrui. Tout cela, enraciné dans une profonde foi vécue, puisant dans l'amour de Dieu.

M. Br.

« La puissance divine étant capable d'inventer un espoir là où il n'y a plus d'espoir, et une voie dans l'impossible. »
Grégoire de Nysse

Le grand âge

Pour une humanité partagée

●●● **Thierry Collaud,**

*Théologien et médecin,
professeur à la Faculté de théologie de Fribourg¹*

Se poser la question éthique à propos des grands vieillards, c'est, à suivre Ricœur, se demander quelle serait une bonne vie avec et pour eux, et pour cela considérer les trois aspects fondamentaux de l'humain que sont la liberté, la fragilité et la communauté. Ceux-ci prennent avec le grand âge des reflets particuliers.

En 1759, dans le préambule du règlement de l'Hôpital des Bourgeois de Fribourg, on peut lire que celui-ci a été édifié pour perpétuer la tradition chrétienne du secours charitable apporté aux malades et aux pauvres, mais aussi pour tenir à l'écart ces personnes « dépourvues de biens, de santé et de forces, qui par ces défauts pouvaient altérer le repos de [la] société ». On voit dans cet exemple que certains membres de la société la dérangent par leur pauvreté, leur maladie et leur faiblesse. Loin de jeter la pierre à nos ancêtres, nous devons nous questionner sur les personnes qui gênent notre propre société. Les grands vieillards n'en font-ils pas partie et ne sommes-nous pas prompts à les exclure du jeu social pour préserver notre tranquillité ?

Respect de la liberté

Une exigence éthique majeure est celle du respect de la liberté d'autrui. Souvent on la conçoit comme le fait de lui permettre de faire ce dont il a envie. Mais si la liberté consiste à faire ce que l'on veut, où on veut, quand on veut, à n'être limité par rien et à n'avoir de comptes à rendre à personne, alors on n'est pas souvent libre ! La liberté est bien plutôt cette capacité que nous

avons chacun d'investir une situation d'existence, si difficile ou cabossée qu'elle soit, pour être, c'est-à-dire pour faire du neuf, pour faire naître de l'inattendu et du surprenant.

Dans la vieillesse, nous sommes exactement dans cette situation : les conditions de l'existence se modifient - c'est une évidence incontestable - mais cela ne doit pas nous amener à considérer une diminution d'être, mais plutôt à chercher une nouvelle manière de fonctionner.

L'enjeu éthique est double. Premièrement, il ne faut pas penser les vieillards, et en particulier les grands vieillards, comme des êtres passifs, objets d'influences qu'ils subissent. Cela demande fondamentalement un acte de foi en l'autre : croire à sa liberté, à sa capacité de lancer dans le monde du nouveau et de l'inattendu, croire que, quelle que soit sa situation, il a une réserve d'être et de liberté qui ne demande qu'à naître, ne serait-ce que la liberté d'être là et d'offrir un regard.

1 • Thierry Collaud et Michel Fontaine o.p. proposeront dès 2013 à l'Université de Fribourg, un nouveau diplôme (DAS) en éthique et spiritualité pour les soignants. Unique en Suisse, il s'adresse au personnel médical et aux aumôniers. (n.d.l.r.)

Deuxièmement, il s'agit d'assumer la responsabilité d'aider cette liberté, c'est-à-dire d'accoucher l'être qui cherche à se dire. Croire en l'autre implique de lui apporter une aide quand les conditions matérielles ou psychologiques empêchent sa liberté de s'exprimer. En particulier une aide à s'adapter au changement, à cette nécessité de réinvestir une situation nouvelle, pour s'en servir comme socle à partir duquel il pourra manifester son être.

Concrètement, cela signifie être conscient que la liberté se manifeste dans la parole. L'homme est un être de parole, un être qui parle, que ce soit avec des mots ou avec son corps. Sa liberté se dit, s'exprime dans un langage, quel qu'il soit. Aller du côté de l'inhumain, c'est couper la parole à une personne ou à un groupe, la museler, l'exclure de l'échange communicationnel : le « vous n'avez rien à dire ! » de tous les totalitarismes. Aller vers l'humain, au contraire, c'est s'efforcer de maintenir l'autre dans un jeu de communication. Parler *ensemble*, ce qui implique de lui parler et d'écouter ce qu'il a à nous dire. A nouveau, il est important ici, et particulièrement pour les personnes âgées, de croire que l'autre a quelque chose à nous dire, d'en faire un postulat. On remarquera à ce sujet que bien souvent des associations et autres colloques qui parlent et qui organisent la vie des personnes âgées ne font que peu sinon pas de place à ces dernières.

Donner la parole à la personne âgée est également indispensable, parce que chaque personne étant unique, seule elle-même peut dire ce qu'elle a à dire. La personne humaine est singulière, c'est-à-dire ne ressemble à personne, elle est toujours insaisissable et incompréhensible, gardant sa part de mystère. Dit d'une autre manière, chaque

personne humaine est « insubstituable », irremplaçable.

L'enjeu éthique sera alors de faire droit à cette unicité de chacun, contre les tendances uniformisantes de toute prise en charge. Cela passe par le respect du caractère personnel et unique de l'espace intime, y compris - et peut-être surtout - en institution, mais aussi par l'attention à « l'effet étiquette » qui nous fait croire que nous savons tout de l'autre parce que c'est un vieux et qu'on sait bien que *les vieux...* Or il y a autant de vieilleses et de vieillissements qu'il y a de vieux différents et singuliers.

Respecter le caractère unique et singulier de chaque personne, c'est aussi respecter son caractère insaisissable, c'est accepter qu'il nous échappe toujours, que nous ne puissions pas nous en saisir. Il faut nous méfier de notre tendance constante à chosifier l'autre, à mettre la main sur lui, à le manipuler pour le faire entrer dans le cadre. En fonction de cela, toute personne en situation de fragilité et de dépendance risque de devenir un « objet de soins ».

Accompagner la limite

L'être humain n'est pleinement humain que s'il se libère de ses fantasmes de toute-puissance, pour se reconnaître limité, fragile et porteur de toutes sortes de blessures. Il faut prendre très au sérieux cette affirmation des phénoménologues que *nous sommes un corps* et pas simplement que nous avons un corps. Le corps fait partie de ce que nous sommes. C'est par l'entier du corps que nous nous exprimons et non pas uniquement par l'intelligence. Dans la maladie d'Alzheimer, par exemple, la présence du corps comme signe de la

présence de la personne devient extrêmement importante.² Le langage du corps permet de communiquer quand la parole fait défaut.

Etre humain, c'est être capable de reconnaître et d'accepter cette limite. Dire que la limite ou la fragilité font partie de la définition de l'humain est d'une importance capitale pour la manière dont nous interprétons des situations de vie non-idéales, c'est-à-dire cabossées, fragiles ou blessées. C'est intégrer que la blessure de la vie, la vieillesse, les rides ou la dépendance font partie de notre condition humaine et donc qu'elles ne nous déshumanisent pas. On n'est pas *moins* humain parce qu'on fonctionne moins bien ou qu'on correspond moins au canon de beauté. Etre conscient de cela permet de vivre la dépendance d'une manière qui ne soit pas humiliante et qui préserve l'identité. La personne reste présente dans toute sa richesse, malgré la vieillesse et la maladie. On est alors capable de sortir de la fascination de la perte, de cette inquiétude qui nous fait nous demander quel sera le prochain déficit à apparaître, la prochaine ride ou la prochaine cicatrice, qui nous fait lire la vie comme un sablier qui se vide inexorablement.

Dépasser la peur permet d'aller à la recherche d'autre chose, de lire le monde autrement, de sortir d'une approche de l'autre qui se limite à comptabiliser ses pertes. De voir ce qu'il y a en lui de capacités restantes, de surgissement de nouveauté et de trouver de la richesse dans une situation que l'on considère habituellement comme un appauvrissement progressif. L'enjeu est d'éviter que les modifications liées à l'âge et à la maladie soient perçues comme privant les personnes de leur capacité d'être des membres à part entière de la communauté.

Il ne s'agit pas d'enjoliver artificiellement une situation difficile : la souffrance de la perte ne doit, de toute évidence, pas être gommée. Il ne faut pas se résigner à la souffrance, mais faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la combattre, pour l'atténuer, sachant cependant qu'on ne pourra jamais la supprimer totalement - la vieillesse en est un exemple particulièrement éloquent. L'accompagnement prend alors tout son sens, comme une tentative de vivre au travers, malgré les blessures, les siennes et celles des autres.

Face à la souffrance du grand âge, l'attitude est difficile : elle doit être à la fois d'acceptation et de révolte. Sans acceptation, on est dans l'acharnement de la médecine «anti-âge» qui repousse et refuse le vieillissement. Sans révolte, on est dans la résignation de l'âgisme.

Le lien communautaire

Après la liberté et la fragilité, la dernière composante de l'humain à évoquer est la communauté. Dire que la communauté est nécessaire à l'humain n'est pas si simple à l'époque de l'individualisme et du mythe de l'autonomie. Or ce mythe est dangereux, surtout dans la vieillesse. Il nous fait croire qu'on n'a pas besoin des autres, alors même que dans ce temps de la vie notre dépendance devient plus manifeste. Mais de même que l'on peut dire que la blessure ne déshumanise pas parce que la fragilité fait partie de l'humanité, on pourra dire que, parce que l'homme est naturellement un être en communauté,

2 • Cf. **Thierry Collaud et Concepcion Gomez**, *Alzheimer et démence. Rencontrer des malades et communiquer avec eux*, St-Maurice, St-Augustin 2010, 232 p. (n.d.l.r.)

A paraître :

Thierry Collaud,
Démence et résilience.
Mobiliser la dimension
spirituelle, Bruxelles,
Lumen Vitae, mars
2013, 112 p.

la dépendance elle non plus ne déshumanise pas.

L'enjeu éthique ici est de maintenir chacun comme membre à part entière de la communauté. Autrement dit, il s'agit de reconnaître une valeur sociale aux personnes âgées, alors que trop souvent on ne voit que ce qu'elles coûtent. Il ne s'agit pas de leur faire une petite place dans un coin en leur demandant de s'y mettre et de ne pas se faire remarquer, mais de prendre conscience que, comme tout membre de la communauté, elles ont un rôle spécifique à jouer, ce qui veut dire qu'on attend quelque chose d'elles. Se poser la question de ce qu'une personne peut apporter au groupe est un bon test d'intégration. Pour ce qui est des grands vieillards, on veut bien les aider, mais qu'est-ce qu'on peut attendre d'eux ?

Dans un article intitulé *Dichterisch wohnet der Mensch*, Heidegger suggérerait que la véritable manière d'habiter le monde était une manière poétique et que cela n'arrivait que si nous étions capables de laisser de côté notre obsession du calcul et de la mesure. L'existence humaine est gratuite et charitable. Les humains ne sont pas des robots, des fourmis ou des abeilles. On doit donc se méfier des politiques sociales, institutionnelles ou communautaires qui sont trop cadrantes, trop contrôlantes, où les procédures prennent le pas sur la créativité.

Les relations qui nous semblent les plus humaines ne sont-elles pas les relations amoureuses, les relations parents-enfants, les gestes d'amitié, de sollicitude, de compassion et de tendresse ? Elles ne nous semblent pas être des expressions dégradées de l'humain, mais au contraire de la plus excellente des relations humaines. Cela veut dire que les vraies relations huma-

nes ne sont pas des rapports purement fonctionnels, mais des espaces où chacun des deux partenaires s'engage vis-à-vis de l'autre. Il faut y penser lorsque nous organisons la « prise en charge » des personnes âgées, bien souvent avec une « fureur calculatrice et mesurante ».

Oser la relation

Le monde dans lequel on vit n'est pas un monde idéal. Parler d'enjeux éthiques, c'est donner une visée, c'est dire où on aimerait aller, même si on n'y est pas encore, c'est dire que, quand on est dans une situation de choix, l'option à privilégier est celle qui fait le plus droit à l'humanité telle qu'elle a été décrite ici. C'est celle qui dépasse la peur, pour reconnaître et accepter l'autre comme une personne à part entière, malgré sa blessure, malgré ce qui le défigure et nous le rend repoussant. Reconnaissance et consentement à l'autre signifient un rapprochement, la création d'un espace de relation et de dialogue, cet espace du JE-TU comme dit le philosophe Martin Buber, espace où tout peut arriver parce que justement la peur a disparu.

La question éthique nous indique l'écart entre la vie qui serait « bonne » et celle que nous vivons. Elle nous place dans un état d'insatisfaction et de tension souvent jugé inconfortable, mais c'est dans cet état seulement que la *surprise de l'autre* peut survenir. Le véritable enjeu éthique est là : se laisser déplacer, oser la relation, pour que surgisse l'inattendu. J'ose espérer que tous ceux qui croisent sur leur chemin des vieillards, beaux ou moins beaux, font parfois ce type d'expérience.

Th. C.

Spiritualité des patients

La prendre en compte, oui, mais...

●●● **Stéphanie Monod-Zorzi**, Lausanne
Médecin gériatre au CHUV

Il est relativement nouveau de discuter dans le monde médical de la place des croyances ou des convictions religieuses dans la prise en charge des patients. La prudence est de mise, car la prise en compte de la spiritualité des malades en institution de soins (hôpital ou établissement de long séjour en particulier) est complexe. Elle demande au préalable une définition du terme de spiritualité dans le champ médical.

Alors qu'il y a encore une vingtaine d'années la séparation entre médecine et religion était évidente, il paraît naturel aujourd'hui de considérer que le système de croyances du patient doit être ajouté aux dimensions biologique, psychologique et sociale du soin. C'est peut-être une réaction face à une médecine « parcellisante » et déshumanisante et le reflet d'une volonté de redonner toute sa dimension au patient. Or, depuis toujours, le soignant qui laisse le patient dire ce qui donne sens à sa vie, ses valeurs et ses croyances, s'intéresse, de fait, à la spiritualité de son patient. De la même manière, le soignant touché par la souffrance de l'autre et qui éprouve sollicitude et compassion à l'égard de son patient (valeurs emblématiques d'une médecine humaine) exprime aussi une partie de sa propre spiritualité. Alors, doit-on formellement nommer la spiritualité dans la relation de soin ? La réponse dépend du cadre dans lequel se joue la relation thérapeutique.

Dans une relation au long cours entre un médecin traitant et son patient, par exemple, la coresponsabilité et la confiance qui s'installent permettent potentiellement au patient et au praticien de s'ouvrir au champ de leur propre spiritualité, soit pour approfondir le lien thé-

rapeutique, soit pour apporter ou définir un soutien particulier lors d'une étape de vie difficile.

En revanche, en institution de soins et en particulier à l'hôpital, l'asymétrie de la relation, en termes de pouvoir et de connaissances, est trop grande. Le patient brusquement atteint dans sa santé, dépendant d'autrui et situé hors de son cadre de références habituel est en position de vulnérabilité au sens éthique du terme. Investiguer et prendre en compte la spiritualité des patients dans ce contexte institutionnel est donc bien plus critique et doit être pensé.

Vulnérabilité des malades

« Les personnes vulnérables sont celles dont l'autonomie, la dignité et l'intégrité sont menacées. »¹ Bien que toutes les personnes malades ne soient pas « vulnérables », la maladie est une réalité qui confronte l'individu à des limites qu'il n'avait pas auparavant. Quelques facteurs de risque de vulnérabilité peuvent ainsi être identifiés.

1 • **P. Kemp, J.D. Rendtorff, J.N. Mattsson**, *Bioethics and biolaw*, t. 1 et 2, Copenhague, Rhodos 2000.

La *dépendance fonctionnelle* est définie par une incapacité à réaliser des activités physiques ou mentales nécessaires à la vie quotidienne. Elle engendre une *dépendance à l'égard d'autrui*, en particulier du soignant, et en institution de soins. Cette situation engendre une très forte vulnérabilité de la personne malade, qui est encore renforcée lorsque le soignant accède à l'intimité de la personne (nudité lors de la toilette, par exemple). La personne en position de dépendance ne peut que mettre sa confiance dans la bienfaisance d'un soignant, qu'elle espérera sensible. L'intimité du patient peut ainsi être violée par des soignants, même techniquement tout à fait compétents, mais non sensibilisés à cette question de la vulnérabilité.

Autre facteur de risque, la *perte de l'autonomie*. L'autonomie, au sens éthique du terme, est la capacité à choisir de son propre chef, sans se laisser influencer par une autorité extérieure. La perte de son autonomie rend la personne vulnérable, en la privant de la faculté d'agir par elle-même et en lui imposant des décisions prises par autrui.

Cette perte de l'autonomie peut résulter de la perte de la capacité de discernement, c'est-à-dire de la capacité d'évaluer les conséquences d'un acte et d'adapter librement et volontairement son comportement à cette appréciation. D'un point de vue légal, la perte de la capacité de discernement prive la personne de l'exercice de ses droits. Bien qu'il n'existe pas de pathologies invariablement associées à l'incapacité de discernement, les troubles neuropsychiatriques, en particulier la démence et la dépression majeure, sont associés à un risque accru de perdre sa capacité de discernement. La perte de la capacité de discernement pose évidemment des problèmes éthiques en

lien avec la prise en charge, puisque ces malades sont dans l'impossibilité de se déterminer par rapport à des choix, de traitement en particulier.

La perte de l'autonomie peut également résulter, y compris en l'absence de déficits cognitifs, d'une atteinte liée à l'expérience de la maladie. La souffrance, la crainte de la mort, la perte des cadres de référence habituels (lors d'une hospitalisation par exemple), ou encore la perte de sens sont autant de facteurs qui peuvent affecter la capacité de choix et de décision du patient et porter ainsi atteinte à l'autonomie de la personne.

La perte de sens mérite d'ailleurs une attention particulière. Les personnes souffrant d'une maladie grave ou en fin de vie sont souvent tourmentées par des choix difficiles et des questions relatives au « pourquoi la maladie ? pourquoi moi ? ». Cette perte de sens les rend particulièrement vulnérables et influençables, sensibles aux avis des soignants ou des proches qui chercheront à imposer (sans en avoir conscience) les options qui leurs semblent bonnes.

Asymétrie de la relation

Ces différents facteurs peuvent contribuer à rendre le patient vulnérable au sens éthique du terme, c'est-à-dire que son autonomie, sa dignité et son intégrité pourraient être affectées et menacées. Dès lors, il est important que les soignants identifient cette vulnérabilité, car elle engendre une profonde asymétrie dans la relation soignant-soigné.

Il faut être conscient de cela, particulièrement à l'hôpital ou en institution, où le pouvoir du soignant est encore largement renforcé par celui du cadre institutionnel. Comme exemple, on pourra

citer la traditionnelle visite médicale à l'hôpital. Alors que le malade est en général couché dans un lit, en chemise d'hôpital (en général mal ajustée, trop grande et parfois béante), les soignants, eux, sont debout au pied du lit, penchés sur le malade en position de toute-puissance. Même un adulte jouissant de sa pleine autonomie pourra, s'il est malade et dans cette situation, éprouver un sentiment de vulnérabilité importante.

Les soignants tendent aussi à abuser, sans en avoir conscience, de leur pouvoir. Souvent ils savent « trop bien » ce qui est « bon » pour l'autre, et tous ne sont pas capables d'une certaine lucidité sur leur rôle. Face à la personne vulnérable, il y a donc un grand risque de malversation.

La vulnérabilité engendre donc une responsabilité éthique. Celle-ci n'incombe pas seulement aux soignants, qui devraient être capables et responsables de la gestion harmonieuse et respectueuse de la relation thérapeutique. Elle concerne également les niveaux politiques et institutionnels, qui

devraient permettre de créer des conditions structurelles favorables au respect de la personne vulnérable.

Religion et spiritualité

Investiguer la spiritualité des patients vulnérables dans ce contexte n'est donc pas simple à réaliser. D'autant plus que la notion de « spiritualité » elle-même est complexe. Le postulat de base, reconnu actuellement dans le monde médical, est que chacun a une « spiritualité », quelle que soit son appartenance religieuse. Beaucoup de personnes se considèrent « spirituelles » mais non « religieuses », dans le sens où elles ne se reconnaissent pas comme faisant partie d'une communauté de foi structurée. La spiritualité n'est plus que rarement associée à une tradition religieuse particulière.

Pour une minorité de personnes, « religion » et « spiritualité » sont totalement superposables et elles vivent dans leur religion l'entier de leur vie spirituelle. Pour d'autres encore, la religion et les représentations de Dieu qu'elles portent n'alimentent pas/plus leur vie spirituelle et elles décriront différemment leur transcendance en nommant, par exemple, la Beauté ou la Nature. Cette pluralité religieuse et spirituelle est une réalité dans notre monde occidental et elle touche autant les soignants que les patients.

Ainsi, si prendre en compte la dimension spirituelle en milieu médical devrait permettre de mieux comprendre les patients, les aider à mobiliser leurs ressources spirituelles pour favoriser le « faire avec » la maladie, le handicap ou le deuil, et finalement construire un projet de soins qui fasse le plus de sens possible, il ne faut pas négliger les risques de cet exercice. Il ne faudrait pas

Patient en phase terminale



que, sous prétexte de promouvoir des modèles intégrés et une prise en charge globale de la personne, la spiritualité soit investiguée de manière inadéquate.

Trois dangers

Trois dangers doivent être identifiés. *La violation de l'intimité*, définie comme l'immixtion, sans le consentement préalable du patient, dans une sphère très intime et personnelle du patient. En général, les praticiens n'osent pas interroger leurs patients sur des questions de spiritualité, de foi en Dieu ou sur leurs rapports à Dieu. S'ils le font, c'est dans le cadre de situations particulières (maladie grave, fin de vie) et lorsque la relation avec le patient le leur permet (bonne alliance thérapeutique). Promouvoir une investigation plus systématique de la spiritualité pourrait conduire à ce que cette évaluation soit faite de manière inadéquate.

Le risque de prosélytisme, défini comme l'attitude de soignants qui chercheraient à susciter l'adhésion d'un patient à une doctrine ou une religion. Ce risque existe face au patient vulnérable en institution de soins même s'il est rarement nommé comme tel. Un soignant, tout investi dans sa tâche d'entraide et de compassion, peut très facilement aller jusqu'à conseiller un patient ou offrir son aide sur des sujets aussi intimes que celui de la spiritualité. Le problème est qu'il risque alors d'aborder cette question difficile sous l'angle de sa propre expérience. Le risque d'imposer (en pensant bien faire !) sa propre religion est important, de même que celui de dérapage, notamment si le soignant n'a pas conscience de son « pouvoir ».

Le risque de médicalisation. La médicalisation est ici définie comme un pro-

cedé selon lequel tout problème humain est vu et traité comme un problème médical et, de fait, passe sous la responsabilité ou dans le champ de compétence du médecin et des autres professionnels de santé. Le « problème » devient alors un sujet d'étude, de diagnostic, de prévention ou de traitement. La médicalisation de la spiritualité serait ainsi de faire rentrer cette entité dans un modèle médical et donc de la réduire à une dimension « manipulable ».

Etudier la détresse religieuse ou spirituelle des patients et mesurer l'effet de la spiritualité sur des indicateurs de santé peut dès lors s'apparenter à une médicalisation de la spiritualité. Cette médicalisation empêche toute possibilité de débat éthique, parce que la spiritualité, ainsi rapatriée sous l'autorité médicale, ne peut plus venir « confronter » ce champ médical. Il n'y a donc plus d'intérêt à investiguer la spiritualité pour tenter de mettre en œuvre une éthique du soin.

On le voit, entrer dans le champ d'intimité de la personne malade et vulnérable implique d'endosser la responsabilité liée à cette intrusion. Il ne faudrait pas simplement céder à l'exaltation liée à une rencontre intime avec la personne malade, mais évaluer avec justesse si cette exaltation est réellement partagée et profitable au patient qui n'aurait pas initié cette demande. L'entreprise est complexe et devrait être pensée et construite en interdisciplinarité (y compris avec les aumôniers) pour garantir la possibilité d'un débat éthique. Il importe, en tous les cas, que les soignants gardent une « juste prudence » et restent toujours lucides sur leurs propres convictions religieuses ou spirituelles.

St. M.-Z.

Stéphanie Monod-Zorzi, *Soins aux personnes âgées. Intégrer la spiritualité ?*
Bruxelles, Lumen Vitae
2012, 102 p.

Avenir de l'Eglise

Deux articles du numéro de novembre de choisir (n° 635) provoquent ma réaction. Le premier est l'éditorial de Joseph Hug, intitulé Une promesse à tenir. Il évoque les discussions et les conclusions d'une rencontre de jésuites à Zurich. Le renouvellement préconisé, notamment au moyen d'une adhésion personnelle au Christ ainsi que d'une solidarité universelle, peut certainement s'accomplir dans le cadre actuel de l'Eglise. Celle-ci cependant, à cause de son « juridisme » et de ses restrictions (intercommunion, homélie tenue par un laïc, etc.) ne me semble pas spécialement favorable à l'évolution souhaitée. L'article en question, sans nécessairement faire de graves critiques à l'égard des instances dirigeantes de l'Eglise catholique, aurait pu mentionner ces difficultés.

Le second article est celui qui a trait au Premier discours de Jésus (pp. 9-13). J'admets que son auteur Ariel Álvarez Valdés fait une description forte intéressante des quatre évangélistes à ce sujet. Les faits rapportés confirment une fois de plus que la Bible est en grande partie un assemblage d'appréciations personnelles et partiellement fantaisistes de la vie et des paroles du Christ, rédigées plusieurs décennies après sa présence sur Terre. Or ces données sont le fondement de l'Eglise catholique et des dogmes édités par celle-ci. De plus, il est prêté au Christ des indications précises sur notre vie après la mort (purgatoire, enfer, jugement dernier, séparation des bons des mauvais), enseignements qui ne sont plus crédibles de nos jours. Le Credo, tel qu'il est encore récité, se réfère d'ailleurs en principe à ces croyances. Des doutes se justifient également en ce qui concerne la divinité du Christ, considéré par la chrétienté comme égal à Dieu le Père.

Il est compréhensible que les fidèles désirent obtenir des indications et des règles concrètes qui leur permettent de s'assurer le bonheur éternel après leur mort. Ceci vaut d'ailleurs pratiquement

pour toutes les religions. Il me semble cependant que celles-ci devraient avoir l'honnêteté et le courage de concentrer leurs actions avant tout sur la vie ici-bas, en vue d'un comportement digne et de respect à l'égard d'autrui et de la nature et éviter ainsi une attitude purement matérialiste. Cette tâche n'est naturellement pas l'apanage de la religion catholique, mais pourrait être également assurée par une autre religion. Toutes les religions auraient la mission de nous offrir la possibilité de créer et d'entretenir une relation avec Dieu ou avec un ou plusieurs êtres considérés comme supérieurs à notre monde. Ceci signifierait aussi que nous renoncions à la prétention d'appartenir à la seule vraie religion.

Yves Siegwart,
Schwyz

Martin Werlen

La proposition de Martin Werlen, cité par Jean-Bernard Livio (choisir n° 636, décembre 2012, pp. 2-3), est sans doute intéressante mais qu'a-t-elle de « provocant » ? Car il faudrait bien autre chose « qu'un conseil élu pour cinq ans et qui rencontrerait le pape régulièrement » pour amener « l'Eglise à être à l'écoute du monde et pour que l'Evangile puisse naître en chacun ». Puisque le concile Vatican II n'a pas réussi à faire évoluer l'organisation hiérarchique de l'Eglise, que peut-on espérer de ces « Prélats » et « Monseigneurs » qui semblent totalement ignorer que leur style de vie et leur manière d'exercer l'autorité ne nous apprennent rien des valeurs évangéliques ?

Nous sommes tous le Corps du Christ et il appartient à chacun de nous de témoigner de l'espérance qui nous habite. Mais n'est-ce pas à ceux qui se disent successeurs des apôtres d'être des témoins incontestables, capables de nous étonner par la simplicité évangélique ?

Marie-Thérèse Chantegrail,
Genève

Doc d'auteur et drame docu

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Into the Abyss. A Tale of Life and Death. Magnifique titre dont les promesses sont tenues. En 2001, deux Texans de 19 ans tuent une femme, son jeune fils et l'ami de celui-ci, pour voler une voiture de sport rutilante. Jason écope de la prison à perpétuité. Michael est condamné à mort ; il n'a plus que quelques jours à vivre lorsque le documentaire commence.

« Le couloir de la mort » : sujet choc qui rappelle probablement à chacun des images d'une fiction larmoyante, d'un reportage formaté ou d'un honnête documentaire. Mais malgré sa facture relativement classique, *Into the Abyss* est une œuvre vraiment singulière, marquée par la patte puissante et distanciée de Werner Herzog, le réalisateur d'*Aguirre, la colère de Dieu* (1972) ou de *Cœur de verre* (1976). « Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pas le devenir lui-même. Or, quand ton regard pénètre longtemps au fond d'un abîme, l'abîme, lui aussi, pénètre en toi. » Cette citation de Nietzsche figure en exergue du dossier de presse. Dès le début de son entretien au parloir avec Michael, Herzog se positionne clairement : il lui explique que sa démarche n'est aucunement motivée par la sympathie, mais par un principe (il est contre la peine de mort). Outre ceux des meurtriers (qui se disent innocents), Herzog recueille les témoignages de leur entourage, des familles et

amis des victimes, d'un policier qui était sur l'affaire, d'une visiteuse tombée amoureuse de Jason. Le réalisateur n'hésite pas à sortir du cercle des personnes directement concernées par ce fait divers sordide et absurde : il fait parler un pasteur qui accompagne les condamnés dans leurs derniers instants, ou encore un bourreau qui a procédé à plus de 125 exécutions...

Dénué de tout commentaire, le documentaire est néanmoins imprégné de la forte personnalité de son auteur. Herzog est un cinéaste, pas un journaliste. Peu lui importe de donner toutes les informations au spectateur (le procès est à peine évoqué). Il préfère, par exemple, fabriquer une séquence hallucinante avec les images tournées par la police lors de la découverte des corps.

***Into the Abyss. A Tale of Life and Death*, de Werner Herzog**

Michael Perry,
« *Into the Abyss* »



Cinéaste cérébral, à la fois fiévreux et froid, il traite les personnages de ses documentaires comme des personnages de fiction. Il cherche à leur faire dire certaines choses et procède parfois de manière assez directe, voire brutale. Son approche, qui a le mérite de la franchise, prend certains personnages - notamment les voyous - à leur propre jeu, tant ils semblent être dans le masque, l'escamotage... ne dissimulant finalement qu'un vide vertigineux...

Enfin la distance du cinéaste allemand est un contrepoids salutaire à la tendance américaine à survaloriser l'expression de l'émotion. Et elle n'empêche pas l'émotion d'advenir, comme en témoigne la première scène du film avec le pasteur, magnifique d'authenticité.

Exorcisme en Roumanie

Autre fait divers, qui cette fois a défrayé la chronique en Roumanie en 2005, et inspiré une fiction au réalisateur Christian Mungiu : *Au-delà des collines*.

Voichita vient chercher à la gare son amie Alina, 24 ans, qui revient d'Allemagne pour la voir. Les deux filles ont grandi ensemble dans un orphelinat. Alina est toujours follement éprise de Voichita (attribut crucial et purement fictionnel de leur relation), mais Voichita est devenue nonne. Elle se sent bien dans son monastère orthodoxe, situé dans un endroit reculé et rude de la Moldavie roumaine. Elle y prie et y travaille avec les autres nonnes et le prêtre, que toutes appellent « papa ».

La présence d'Alina perturbe cette vie réglée. La jeune fille est prête à tout pour rester avec le seul être qu'elle aime. Elle rêve d'une nouvelle vie avec Voichita... mais celle-ci prie et tient bon. La passion frustrée d'Alina devient

panique : elle accepte de se confesser auprès du pope, envisage même d'intégrer la communauté. Lorsque son comportement devient suicidaire, elle est emmenée à l'hôpital. N'ayant personne pour l'accueillir à sa sortie, elle est renvoyée au monastère. Là, elle refuse de se soumettre aux règles et défie l'autorité du prêtre. Elle s'introduit dans le sanctuaire (réservé aux prêtres) pour s'emparer d'une icône déclarée miraculeuse par le pope, et dont elle conteste l'authenticité avec force et fracas.

Son mal-être étant compris par la communauté comme la conséquence de l'emprise d'esprits mauvais, elle est bientôt soumise à la lecture des prières d'exorcisme de saint Basile le Grand. La fin est tragique. Dans la réalité, le prêtre a été condamné à sept ans de prison et a été excommunié, comme les nonnes, par l'Eglise orthodoxe russe.

Ce qui frappe le plus dans cette histoire, c'est le peu de rigueur des règles monastiques (notamment de la clôture). Faiblesse d'autant plus dommageable que la communauté est formée de gens simples, dépassés par la situation. Christian Mungiu, qui tente de rester neutre, les présente d'ailleurs comme bienveillants. « Même si on agit avec les meilleures intentions, on peut faire le mal », commente-t-il. Mais quel est son point de vue ? Il n'est pas spirituel mais socio-politique : après le joug communiste, la société roumaine serait rentrée dans la soumission à une Eglise obscurantiste.

Apparemment cela a plu au jury cannois, qui a décerné au film le prix du meilleur scénario et aux deux comédiennes, ex-aequo, le prix d'interprétation féminine.

P. B.

*Au-delà
des collines,
de Christian
Mungiu*

Un couple amer

●●● **Tuana Gökçim Toksöz**, Genève
Journaliste

Déjà très imbibés, Martha (Marie Druc) et George (Valentin Rossier) rentrent d'une réception organisée dans la cité universitaire où ils logent. Malgré l'heure tardive, Martha a invité - à la demande de son père, président de l'Université - un jeune couple à les rejoindre pour un dernier verre. Honey (Anne-Shlomit Deonna) et Nick (Matthias Urban), d'une vingtaine d'années leurs cadets, vont devenir le centre d'un jeu machiavélique qui se poursuivra jusqu'au petit matin.

Qui a peur de Virginia Woolf ? de Edward Albee est un grand classique du théâtre américain. La pièce avait été portée à l'écran en 1966, dans une illustre adaptation cinématographique, signée Mike Nichols. Richard Burton et Elizabeth Taylor s'y donnaient la réplique d'une façon magistrale, rappelant certaines scènes de ménage qui se jouaient dans leur réalité de couple. Pas étonnant que Valentin Rossier, maître du décryptage scénique des relations amoureuses tortueuses, fasse sa rentrée 2013 avec une reprise de cette œuvre dramatique au Théâtre du Loup. Il l'avait mise en scène une première fois en 2011, au fabuleux Théâtre de l'Orangerie (Genève), dont il a la direction depuis l'été dernier.

Sur scène, parmi l'excellent quatuor de comédiens, tenant la pièce de bout en bout en brune outrageuse dans son interprétation de Martha, Marie Druc brûle les planches. Entretien avec cette comédienne chevronnée.

Tuana Gökçim Toksöz : *La pièce s'inscrit dans le répertoire de Valentin Rossier mais moins dans le vôtre. Comment s'est faite la rencontre avec Valentin ?*

Marie Druc : « Nous avons déjà travaillé ensemble sur un Tchekhov au Théâtre de Carouge, puis sur *Richard III* de Shakespeare. Lorsque Valentin Rossier m'a contactée pour me proposer le rôle de Martha dans cette pièce, j'ai été ravie. Les répétitions se sont effectuées en huis-clos : six semaines à essayer de décortiquer cette montagne ! Valentin cherchait à mettre en avant le cynisme, l'ironie et l'humour. Il nous laissait très libres dans nos interprétations et jusqu'au dernier moment nos places n'ont pas été marquées. C'est un réel travail d'équipe. »

Comparé à d'autres auteurs classiques, en quoi l'écriture d'Edward Albee est-elle particulière ?

« Le texte a été notre matière première. Albee est tellement parlant qu'il nous restait plus qu'à attraper cette écriture américaine pensée à la virgule près. C'est avant-gardiste, ancré. Les répliques sont tellement justes, à se demander s'il n'a pas vécu cela lui-même lors d'une soirée qui aurait mal tourné. »

Le personnage de Martha est très éloquent.

« Les quatre personnages sont très particuliers, ils ont chacun leur faille. Martha est un peu le moteur de la pièce. Elle donne des coups de pied à la fourmière. Albee a donné à ce per-

Qui a peur de Virginia Woolf ? de Edward Albee

du 11 au 27 janvier au Théâtre du Loup (Genève)
Helvetic Shakespeare Company (reprise)

théâtre

sonnage un côté démesuré dans sa verve, dans ses actions. Son rôle touche à de nombreux domaines importants, pas simplement la vie de couple, des choses plus profondes comme la classe sociale, l'alcoolisme mondain des années 60, les ambitions brisées d'une femme, la relation père-fille. La relation aussi à l'enfant qu'elle n'a pas. »

C'est d'ailleurs autour de cet enfant que se construit la trame...

« Effectivement, c'est l'intrigue de base, mais ce n'est de loin pas ce qui est le plus intéressant dans cette pièce, qui parle de la rancune et des frustrations humaines, surtout de celles d'une femme. La femme belle qui prend de l'âge. La femme qui était oisive à l'époque et qui reportait ses attentes sur son mari. »

« Qui a peur de Virginia Woolf ? »

Cette soirée tourne très vite au jeu pervers.

« Le couple Martha et George s'est inventé des jeux sordides et dangereux, que ce soit pour l'un ou l'autre ou pour leur couple, pour tenir le coup dans leur médiocrité et leur déchéance. Martha se laisse aussi aller dans l'alcool, qu'elle ingurgite à grands flots. Elle voue une admiration sans bornes à son père aux dépens de son mari. Il y a quelque chose de louche dans cette relation. La mère est complètement absente des discussions. Cela reflète toute l'instabilité de cette femme. »

Il y a tout de même de l'amour dans ce couple...

« Ils s'insultent continuellement, mais ils ne pourraient pas vivre l'un sans l'autre. Malgré l'irrespect apparent, on sent derrière le respect et l'amour que les deux personnages se portent. Il y a de la passion dans cette relation et un grand besoin de l'autre. »



L'époustouflante performance d'Elizabeth Taylor dans le film de Mike Nichols a-t-elle été une source d'inspiration pour vous ?

« Non, pas du tout. J'avais vu le film très longtemps auparavant et je ne l'ai revu que deux jours avant la première. Valentin ne recherchait pas à faire un remake de Liz Taylor et Richard Burton. »

T. G. T.

Témoins d'époques

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art

Si le Pop Art inspire un sentiment, c'est bien celui de la liberté joyeuse de créer. Les œuvres dans les domaines de l'art et du design en disent long en effet de l'euphorie inventive et des utopies qui ont fait florès dans les années 60. Née de la nostalgie que suscitent ces temps épargnés par la crise, *Pop Art Design* dresse le paysage haut en couleur de ces liens fructueux entre art et arts appliqués.

En préambule, le Vitra Design Museum a voulu souligner le rôle déterminant des innovations techniques dans l'émergence d'une nouvelle esthétique. Le développement des matières plastiques et des mousses, qui se substituent progressivement à la raideur du bois et aux capitonnages, rendent possible le goût de la forme ronde unanimement plébiscitée par les designers. Témoin en 1967, le fauteuil *Tongue* de Pierre Paulin, qui défraya la chronique parce que, comme son nom l'indique, il reprenait la forme d'une langue. Le designer français et bien d'autres sonnaient le glas des années de guerre, de la restriction et du rationnement, en déclinant des formes biomorphiques, audacieuses et imaginatives, dans des couleurs vitaminées.

Autre succès de scandale, *Donna*, fauteuil rouge pour lequel Gaetano Pesce s'était inspiré de généreuses courbes féminines. « Cette réalisation, disait-il, m'a permis d'exprimer ma vision de la femme [qui] reste prisonnière d'elle-

même (...) retenue par un boulet au pied. » La femme, dont on revendiquait alors l'émancipation, sera en fait le grand sujet de ces années de militantisme.

Les mannequins en celluloïd sanglée de cuir, que l'artiste britannique Allen Jones transformait en siège et table basse, matérialisaient au pied de la lettre la tant combattue femme-objet. Dans le même temps et avec la complicité d'Edouard James, Dalí, adepte de la provocation, ne retint dans *Les lèvres de Mae West* que la bouche pulpeuse de l'actrice hollywoodienne, transformée en la circonstance en causeuse. Cette confrontation, peut-être sans précédent, des créations simultanées de l'art et du design, révèle une véritable communauté de vision.

Arts appliqués

Les artistes ont été les premiers à s'intéresser aux arts appliqués. Dès 1956, l'œuvre fondatrice du mouvement pop, *Just what is it that makes today's home so different, so appealing* de Richard Hamilton, reconstituait un intérieur type de *l'American way of life*, exclusivement à partir d'encarts de presse. Se trouvaient ainsi réunis un téléviseur, un cinéma, une publicité pour un aspirateur, l'emblème de Ford (inventeur de la première voiture pour tous), le tout sous une lune qui renvoyait à la conquête de

expositions

Pop Art Design,
Vitra Design
Museum,
Weil am Rhein
(Allemagne),
jusqu'au 3 février 2013,
www.design-museum.de

Picasso à l'œuvre.
Dans l'objectif de
David Douglas
Duncan,
 musée d'Art et
 d'Histoire, Genève,
 jusqu'au 3 février 2013,
 www.ville-ge.ch/mah/

l'espace d'une Amérique triomphante. Richard Hamilton annonçait le culte de l'objet, qui deviendra pour longtemps le moteur de la société de consommation. Par son intérêt porté à la musique également « pop », Warhol portait Elvis Presley, réalisa des pochettes de disque pour les Rolling Stones et apparut même dans des spots publicitaires. Outre ces incursions consenties, les artistes avaient déjà apporté leur contribution aux arts appliqués, souvent motivée par des raisons économiques. Andy Warhol avait fait ses débuts en tant qu'illustrateur de mode et étalagiste-décorateur, tout comme Rauschenberg. Quant à James Rosenquist, il peignait pour subsister de gigantesques panneaux-réclames sur Time Square, avant de devenir dans son œuvre artistique, le pourfendeur de la société de consommation. Dans *I love you with my Ford* (1969), Rosenquist place sur un même plan des pâtes au ketchup, le baiser d'un couple et une voiture rutilante. Il parodie la publicité en lui empruntant ses techniques et son format monumental, afin de mieux dénoncer la vision artificielle d'un bonheur par les choses, dont la publicité entretenait l'illusion.

L'empreinte de ces années sera profonde sur Georges Nelson, Achille Castiglione ou Ettore Sottsass, qui avoueront leur dette à l'égard de leurs aînés. Au-delà du domaine réservé du design, les couleurs, les formes et les matériaux souvent nouveaux interpellent une mémoire collective et résonnent en chacun de nous, y compris auprès des jeunes générations jalouses de ces années sans crise, apparemment.

Dans l'intimité des Picasso

Après avoir vu tant de guerres, la rencontre de Picasso à la *Californie*, demeure de l'artiste sur les hauteurs de Cannes, devait ressembler à de grandes vacances pour David Douglas Duncan. D'abord officier dans le corps des Marines durant la Seconde Guerre mondiale, le photographe-reporter intégra l'équipe éditoriale de *Life*, où il couvrit les guerres de Corée et du Vietnam, la fin de l'Empire britannique des Indes, les grands conflits au Moyen-Orient et en Afrique. Il fut un grand témoin et se distingua par son regard humaniste, notamment dans ses images de la guerre du Vietnam, mais aussi par sa remise en question de l'intervention américaine dans *Protest* (1968) et *War Without Heroes* (1970).

Robert Capa, qui, pour sa part, avait couvert la guerre d'Espagne, incita Duncan à rencontrer Picasso. Le seul nom du reporter suffit pour que les portes de l'atelier s'ouvrent, sans doute parce que l'Espagne souffrante habitait encore la mémoire du peintre.

Lorsque Duncan le rencontra, le 8 février 1956, Picasso était une légende vivante. Le photographe de guerre, qui avait si souvent risqué sa vie, franchit pourtant timidement le seuil de la *Californie*, « comme s'il s'était agi d'un impénétrable château fort. En réalité, la porte de l'artiste s'ouvrait toujours à un mot de passe original mais simple : *l'amitié*. » Celle qui lia Duncan à Picasso perdura pendant dix-sept ans.

Le photographe fut comblé de présents dédicacés à « l'ami Duncan ». Paloma et Claude, les enfants de Picasso, considéraient le photographe, bardé d'un impressionnant matériel, comme un membre de la famille. A la veille

d'une exposition new-yorkaise qui célébrait le centenaire de la naissance de Picasso, Paloma avait pu voir les tirages de Duncan. D'image en image, elle visita le territoire des souvenirs de son père aux côtés de Cocteau, Gary Cooper, Montand, et enfin d'elle-même enfant avec son frère Claude, parcourant ainsi une part immense de sa vie. Au-delà de l'amitié, ce fut le respect de la création qui permit à Duncan de perturber le rythme du travail de Picasso, rituel quotidien et sacré. L'art était indissociable de sa vie, parce que, pour Picasso, l'art c'était la vie. Tout pouvait entrer dans ce champ vital de la création, Picasso n'établissant pas de hiérarchie. Ainsi avait-il réalisé la tête de sa sculpture *La Guenon* avec un jouet de Claude. Picasso était ce visionnaire capable de voir une tête de taureau dans un guidon et une selle de vélo. Peintures, sculptures, céramiques, tout s'accumulait à l'envi dans un désordre vertigineux. La suite de photos intitulée *La sole meunière* illustre cette capacité de l'artiste de reverser le réel dans l'œuvre : Duncan sut saisir l'arête de poisson, relief du déjeuner, ensuite retranscrite par Picasso dans un grand plat de céramique.

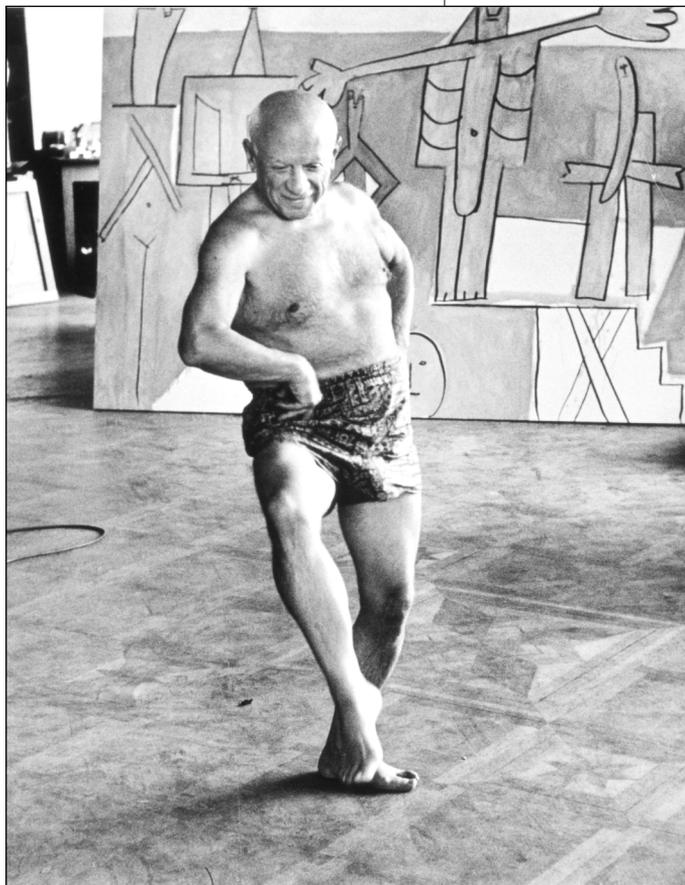
Cette ambiance de *work in progress* immortalisée par le photographe a incité le musée d'Art et d'Histoire de Genève à présenter, en regard des images, près de 150 œuvres de Picasso, notamment *Baigneurs à la Garoupe*, œuvre majeure des collections de l'institution genevoise. Duncan nous fait aussi revivre un artiste facétieux et drôle.

Après sa mort en 1973, il fige le calme immobile du Château de Vauvenargues, dernière demeure de l'artiste.

« L'ami » continue de voir Jacqueline Picasso devenue veuve. Elle apparaît dans une photo du 18 septembre 1980 au MOMA de New York, devant *Guernica*. Plus brune et plus sombre que jamais, elle avait toujours ses traits hispaniques dont Picasso s'était énamouré. Mais son visage s'était fermé, « caché, écrivait Douglas Duncan, derrière des voiles de tristesse dans l'atelier silencieux ». Le 15 octobre 1986, elle mettait fin à ses jours. Elle l'avait trop aimé pour ne pas le rejoindre.

G. N.

Pablo Picasso dansant devant les « Baigneurs sur la plage de la Garoupe », musée d'Art et d'Histoire de Genève, juillet 1957



Le roman, l'amour et l'Occident

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Pierre Lepape, *Une histoire des romans d'amour*, Paris, Seuil 2011, 416 p.

Denis de Rougemont, *Comme toi-même. Essais sur les mythes de l'amour*, Lausanne, L'Age d'homme 2011, 286 p.

L'amour est une invention de l'Occident, nous a dit Denis de Rougemont et, preuve à l'appui, il a tenté de nous le démontrer, et nous l'avons cru. Quid de l'Orient ? Mais l'Orient ne nous est connu qu'à travers les contes des *Mille et une nuits*. S'il nous était connu, il ne serait plus l'Orient, il perdrait son mystère. C'est pourquoi les poètes ne voyagent jamais, ils savent que la connaissance colonise et tue. Voulant devenir ce colon, Platon cessa d'être poète et se fit philosophe. Poète et philosophe en nous se font la guerre. Heureux celui qui n'aborde jamais aux rives funestes du savoir.

Parler de romans d'amour est un pléonasme. Au commencement, tous les romans étaient des romans d'amour. Mais voilà, l'amour a pris diverses formes. Comme un fleuve, il s'est éloigné de sa source, il s'est chargé d'alluvions et s'est pollué en traversant les villes, avant de se jeter dans la mer où il a perdu son identité. Deux livres récemment parus, *Une histoire des romans d'amour* et *Comme toi-même* nous amènent à nous redemander ce que sont amour, roman et Occident.

Des mots pour séduire

L'homme est né guerrier et prédateur. Nietzsche nous l'a dit et nous l'avons cru. Il va droit au but, il marche au feu.

C'est la femme qui le civilise, freine ses transports, exige des égards. L'homme ronge son frein. De cette fiévreuse attente naissent l'étiquette et le beau langage, sonnets, rondeaux, madrigaux et villanelles. Dans la salle d'attente, dans le boudoir, dans le cabinet de toilette l'homme écrit des vers, il se polit, il devient florentin. Il prend conscience de la complexité des choses, il perd sa candeur première, il acquiert du doigté, il se « jésuitise ». Il apprend à faire sa cour et devient casuiste et courtois.

La civilisation est le fruit de cette maturation. L'homme doit attendre avant de pouvoir cueillir le fruit de son désir. Il doit apprendre à dialoguer un long moment avec son âme et le serpent. Car Dieu ou le serpent doivent toujours entrer en tiers dans ses amours. Ainsi l'homme accompagne sa femme à l'opéra, au théâtre ou dans les salons où il s'ennuie, rêvant du soleil d'Austerlitz, d'Eylau, de Marathon, des Thermopyles.

Ainsi, petit à petit, l'homme apprend à séduire par les mots. La littérature et la conversation sont nées. Il devient poète. La femme a civilisé le guerrier. Elle n'est pas son repos, elle est son problème, son souci, sa hantise, et parfois même, dans les cas extrêmes, sa terreur. La femme n'est le repos du guerrier que chez les Turcs et les Infidèles. Or l'homme contemporain redevient turc, car il n'a plus le temps

de faire sa cour, et la femme, gagnée elle aussi par le stress constitutif de la modernité, se donne sans réfléchir. Ce sont tous deux des travailleurs, quel que soit leur rang social.

Jadis un homme partait pour la croisade et ce n'est qu'à son retour que la femme se donnait. Et encore. Car, chose merveilleuse, elle ne se donnait jamais aux poètes qui la chantaient. L'amour charnel étant considéré comme grossier, elle ne couchait qu'avec son époux, tout en chérissant l'encens poétique qui l'éthérisait. Ainsi le platonisme, toujours rampant dans la psyché occidentale, engendra le catharisme, d'où naquirent l'amour courtois et la poésie des trouvères et des troubadours, qui de nos jours sont devenus impossibles et presque incompréhensibles. On peut même dire qu'il inventa la femme et qu'il fit d'elle la rivale de Dieu.

De l'attente à la consommation

Nous avons rejeté la trop ardue révélation chrétienne telle que les chevaliers du Graal et de la Table Ronde l'entendaient, qui réservait l'amour des corps à l'union conjugale sanctifiée par le mariage. Sans cette séparation drastique entre la Terre et le Ciel, entre la chair et l'âme instaurée par le christianisme et aggravée par le catharisme, il n'y aurait pas eu ce délire infini et poétique sur les choses de l'âme et du cœur que les Anciens et les païens, hommes de la terre et de la cité, n'ont pas connu. Et le roman et l'amour et le roman d'amour ne seraient pas nés.

L'amour et l'Occident, c'est d'abord *Tristan et Yseult* et, pourrait-on dire, ce n'est presque que *Tristan et Yseult*. L'aura de chevalerie, d'amour courtois, de mythe et de magie qui « surnaturalisait » les amours aristocratiques de Tristan et d'Yseult perdura longtemps. Nous lui devons *L'Astrée*, les tragédies de Racine, *La Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, les romans de Stendhal, une partie des romans de Balzac, de ceux de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly, *Le grand Meaulnes*, les romans de Mauriac, et je ne dis rien des grands mélodrames de Dickens ou des contes d'Edgar Poe et de Villiers de l'Isle-Adam.

Et tandis que ce mythe continuait son chemin de manière plus ou moins clandestine et souterraine, un autre mythe, qui en était presque l'antithèse, était en train de se forger. Le mythe amoureux tel que l'Occident l'avait inventé, défini et illustré dans *Tristan et Yseult*, était en train de devenir le mythe donjuanesque du coureur de jupons chez Molière et chez Mozart, où Don Juan n'est plus

« *Tristan & Yseult* », un film de Kevin Reynolds, 2006



qu'un séducteur libertin, fils de l'âge de raison et des lumières, ayant lu Descartes et Gassendi pour le premier, et Voltaire et Diderot pour le second. Quelques années plus tard, il se frottera à la canaille qui a pris la Bastille, buvant à la santé des égorgeurs et à la mort des prêtres et des tyrans.

Tout au plus chez Molière, la statue du Commandeur et les apartés de Don Juan avec le Ciel, dont son valet Sganarelle semble être le dérisoire interprète, conservent-ils au mythe une aura surnaturelle ; qu'il perdra définitivement chez Mozart, le jacobin franc-maçon, où le commandeur se pointe à la fin de l'opéra comme un cheveu sur un bol de punch d'une fête vénitienne. La vengeance à l'italienne du parrain sicilien et la grande bouffe ne sont plus très loin.

On voit par là non seulement la déchéance de l'amour, mythe courtois devenu instrument mécanique du plaisir permanent, mais aussi celle de la noblesse, devenue au XVIII^e siècle la classe par excellence des plaisirs et des jouissances, qui, progrès aidant, ne tarderont pas à se démocratiser, comme l'on dit, dans la société de masse et de consommation.

Agonie de l'agapè

L'amour peut-il encore exister dans un monde sécularisé où (droits de l'homme obligent) chaque individu s'est institué le forgeron de ses propres valeurs, soit un commencement absolu, coupé de toute attache avec ce qui l'a précédé ? Un pseudo-monde de frères, mais de frères orphelins, de fils parricides qui nient avoir jamais eu de père et de père commun ? Dans une société qui a aboli toute distinction, c'est-à-dire toute essence préétablie et toute transcen-

dance ? Qui ne compte plus de privé et de public, de sacré et de profane, de temporel et de spirituel, d'éphémère et d'éternel, de haut et de bas, de noble et d'ignoble ? Et plus d'interdit ?

Satisfaction immédiate du désir, et du désir le plus animal, qui ne peut se renouveler que par sa diversité, sa multiplication et son intensité. Vieux catalogue de Don Juan, patron d'une chaîne de distribution de films pornos, avec notation et taux de satisfaction à l'appui. Dans ces conditions, qu'y a-t-il encore à chanter, à célébrer ? Comment l'amour pourrait-il retrouver une traduction littéraire, romanesque, mythique, surnaturelle ?

Certes les surréalistes, mais c'était il y a déjà près d'un siècle et au sortir d'une grande hécatombe, avaient cru pouvoir, comme les communistes, fonder une nouvelle Eglise entièrement fraternelle et poétique et réinventer l'amour (comme si on pouvait inventer ce qui nous constitue ?). Ils avaient cru pouvoir retrouver la veine, le vers et les pas des troubadours, et marier ensemble l'amour et la poésie. Ils oublièrent qu'on était entré dans le siècle du travail, de la machine, de la science, de la rationalité et de l'argent et que le Ventre allait primer sur tout, dans une compétition féroce et acharnée.

L'entreprise surréaliste (et communiste) était vouée à l'échec, c'est-à-dire à se dénaturer dans une version commerciale. De cet amour impossible, absolu et total, aux limites du sacré et du profane, seuls des poètes comme Buñuel et Pasolini, tout imprégnés d'ailleurs du catholicisme dans lequel ils avaient grandi, purent montrer la désespérante agonie. Le surréalisme n'était pas une religion et ne pouvait donner naissance à aucune civilisation. Il vivait sur des ruines et se nourrissait des miettes des civilisations antérieures.

Le néo-paganisme n'était pas plus viable. On ne peut pas devenir ou redevenir païen après deux mille ans de christianisme. Julien l'Apostat lui-même n'a pas pu ressusciter le paganisme en 300 après J.-C. Il n'y a pas de retour en arrière possible. L'amour fou des surréalistes est devenu le coup de foudre des slogans publicitaires et l'amour à consommer sur place ou à l'emporter des magazines féminins !

Léautaud, seul ou presque, perpétuera en son temps la tradition de l'amour libertin hérité du XVIII^e siècle, sans avoir besoin d'une mythologie pour l'étayer. Roger Vailland, contrairement à son frère communiste Louis Aragon qui tentait de remettre ses pieds dans les pas des troubadours, essayait de son côté de marier un libertinage à la Laclos et un communisme stalinien. Tout comme Philippe Sollers, dans la génération suivante, essaiera de marier un catholicisme contre-réformé et le libertinage. Au rebours de la tradition libertine et surréaliste, Chardonne, qui est plus moraliste que romancier, tenta d'installer l'amour dans la durée et crut pouvoir marier Tristan et Yseult. Mais sans le filtre, sans le roi Mark, sans la Table Ronde et sans la quête du Graal, un tel mariage ne pouvait trouver sa justification et sa sanctification.

Claudél seul avait compris en rendant impossible la consommation charnelle de l'amour entre Rodrigue et Prouhèse, en sublimant Eros et en faisant de lui le serviteur d'Agapè (cet agapè que les surréalistes ne pouvaient voir que sous la forme d'une fraternité révolutionnaire et républicaine).

Au début étaient le roman, l'amour et l'Occident. A la fin sont le sexe et le serpent, la pornographie et la sexologie. Après les dieux, la glose, la rationalité, l'explication, le manuel et la thérapie.

G. J.



**Double
CD**

**50 ans
de Vatican II**

Avec la participation de :

**Joseph Moingt, Christine Pedotti, Hans Küng,
Gottfried Hammann, Francis Python, Etienne
Fouilloux, Bernard Lecomte...**

A commander au

Centre catholique de Radio et télévision
ch. des Abeilles 12, 1010 Lausanne, 021 653 50 22
info@c crt.ch.

-----Talón-réponse -----

Nom :

Adresse :

Localité :

Nouveau Testament commenté

Voici une œuvre nouvelle et originale : un groupe d'exégètes francophones renommés, seize hommes et trois femmes issus du monde catholique et protestant, commentent les livres du Nouveau Testament.¹ Il n'existait pas jusqu'ici en français un commentaire des vingt-sept livres par différents auteurs.

En comparaison avec la Traduction œcuménique de la Bible (TOB), dont le texte est reproduit ici, le commentaire innove en utilisant, spécialement pour les lettres, l'apport de la rhétorique gréco-romaine, qui permet de mieux saisir la manière d'argumenter de Paul dans plusieurs de ses lettres. Ou encore, le commentaire du Sermon sur la Montagne, dans l'Évangile de Matthieu, se réfère parfois aux catégories de la psychologie moderne et cite Freud dans les célèbres antithèses de Jésus qui concernent l'amour et la haine.

J'ai particulièrement apprécié la clarté avec laquelle le prologue de l'Évangile de Jean et des chapitres du quatrième Évangile sont présentés, de même la lecture de la deuxième Épître aux Corinthiens qui ne réduit pas les aspérités et les obscurités du texte paulinien. Ou encore les sous-titres humoristiques *verre à demi-plein* et *verre plein de l'espérance d'Israël* pour introduire le difficile chapitre de la Lettre aux Romains sur le statut d'Israël.

Néanmoins, le *Nouveau Testament commenté*, véritable prêt-à-porter de

l'exégèse d'aujourd'hui, ne devrait pas remplacer la TOB dans son édition intégrale, avec ses notes très riches qui constituent un instrument de travail remarquable. Rappelons, en effet, l'immense apport œcuménique de la TOB de 1972, qui commença avec la traduction de la Lettre aux Romains de Paul, dont le rôle avait été si important au temps de la Réforme avec le commentaire de Luther.

A la fin des années 60, fort du test réussi de la traduction et de l'annotation communes de l'épître, exégètes protestants et catholiques, sur pied d'égalité, pouvaient se lancer dans la traduction de toute la Bible. « Un constat aussi intéressant qu'inattendu était apparu : les clivages ou désaccords de traduction ne se faisaient pas entre confessions mais entre traducteurs, qu'ils soient catholiques ou protestants. »² Alors jeune étudiant, j'avais été témoin du débat fraternel qui régnait dans le groupe de préparation des Évangiles synoptiques, où je connus le professeur Pierre Bonnard de Lausanne, un spécialiste de l'Évangile de Matthieu.

Aujourd'hui Daniel Marguerat (Lausanne) et Camille Focant (Louvain) ont réussi à réunir une équipe de 60 %

Sous la direction de
Camille Focant et
Daniel Marguerat,
*Le Nouveau Testament
commenté*,
Montrouge/Lausanne,
Bayard/Labor et Fides
2012, 1250 p.

1 • Voir l'interview de Daniel Marguerat par **Samuel Ramuz**, in *choisir* n° 635, novembre 2012, pp. 36-37.

2 • Avant-propos à l'édition 2010 de la TOB.

d'auteurs protestants et 40 % de catholiques. Quelle agréable surprise de trouver comme commentateur de l'Épître aux Romains, un pasteur baptiste suisse du Jura bernois, Marc Schoeni, ou notre ami Jean-Michel Poffet pour les épîtres johanniques. Le travail œcuménique sur la Bible est donc maintenu.

Néanmoins ce déséquilibre m'inquiète. Des quatre Évangiles, un seul, celui de Marc, est commenté par un exégète catholique, Camille Focant ; les trois autres sont dus aux plumes d'auteurs protestants reconnus (Elian Cuvillier pour Matthieu, Daniel Marguerat pour Luc et les Actes des Apôtres, Jean Zumstein pour Jean).

Manque de biblistes

La diminution du nombre d'exégètes catholiques témoigne d'un affaiblissement de l'investissement des catholiques dans la recherche biblique. Beaucoup de biblistes, prêtres et religieux, sont surchargés par des tâches pastorales qui les empêchent de s'adonner au travail astreignant de la recherche. Le même problème de temps empêche l'écriture du côté des laïcs catholiques. Par ailleurs, la parution en cours d'un commentaire biblique scientifique de haut niveau aux éditions du Cerf, rédigé uniquement par des catholiques et que je juge nécessaire, a probablement pris des forces qui n'ont pas pu être engagées dans l'ouvrage ici présenté. On se

demande encore si des rivalités commerciales entre éditeurs n'ont pas compliqué la tâche de Marguerat et Focant. Mais le problème de la relève en milieu francophone demeure.

Enfin, l'absence d'exégètes orthodoxes est à relever. Certes, il y a peu d'orthodoxes francophones, mais n'y a-t-il pas, par ailleurs, incompatibilité à travailler ensemble à cause des méthodes et de l'herméneutique ?

Pour certains passages qui touchent des thèmes christologiques (virginité de Marie) et ecclésiologiques (rôle de Pierre et des Apôtres), les éditeurs du *Nouveau Testament commenté* ont voulu « bloquer toute lecture et toute référence trop strictement confessionnelles ». Soit, mais celles-ci existent et referont surface. Les notes de la TOB font, pour leur part, objectivement état des désaccords de lecture d'ordre confessionnel, d'ailleurs assez rares sur l'ensemble du NT.³ Par ailleurs, sur d'autres points, comme l'Évangile de l'enfance de Matthieu comme un récit mythique ou le passage homophobe de la Lettre aux Romains, les désaccords, on le sait, se font à l'intérieur des confessions.

En conclusion, soulignons la qualité des commentaires et des 200 courtes notices qui résument une problématique.⁴ Par exemple, celles sur une première théologie chrétienne du mariage à propos d'un chapitre de la Lettre aux Ephésiens, sur les voyages et tempêtes, sur la soumission à l'État dans l'histoire du christianisme, etc. Elles aideront pasteurs, prêtres et agents pastoraux laïcs pour la prédication, et serviront à l'information d'un large public qui s'intéresse à la bibliothèque du NT.

Joseph Hug s.j.

3 • Comme Jean 20,23 sur le pouvoir de pardonner les péchés.

4 • Je regrette la taille des caractères des commentaires qui supposent de bons yeux ou de bonnes lunettes et une pièce bien éclairée. Ainsi que les pages rouges de la couverture et les cartes en noir et blanc.

Le religieux à l'hôpital

Guy Jobin, *Des religions à la spiritualité. Une appropriation du religieux dans l'hôpital*, Bruxelles, Lumen Vitae 2012, 100 p.

Pendant des siècles, la religion était à la base des hôpitaux où travaillaient souvent des religieuses. Au XX^e siècle, la médecine « scientifique » a relégué le religieux dans la sphère privée, ne tolérant la religion que dans les aumôneries. Or, depuis deux décennies, la spiritualité, terme nouveau, a fait irruption dans les soins infirmiers, pour y occuper une place assez importante. Est-ce un retour du religieux ? Faut-il que les croyants s'en réjouissent ? Guy Jobin, professeur à la Faculté de théologie de l'Université Laval à Québec, s'interroge sur les causes, les enjeux et les risques de cette spiritualité.

Dans un ouvrage clair, concis et très bien documenté, il constate que cette spiritualité est un concept qui diffère nettement de celui de religion. Cette dernière, dans le modèle dominant actuel, concerne l'individu, sa sphère privée et la communauté dont il fait partie. La spiritualité, par contre, est une composante de la nature humaine et dépasse les cultures ; elle est universelle, présente chez chacun. Elle ne s'oppose pas aux religions, elle les englobe plutôt. Cette spiritualité est fondamentale pour beaucoup de personnes, particulièrement pour les malades. On l'utilisera à bon escient, aux côtés de la psychologie et d'autres techniques de soins, pour soigner et guérir.

L'auteur, dans une passionnante seconde partie, relève les principales causes de l'émergence de cette nou-

velle spiritualité. Le modèle biomédical basé sur la science, imprégné par l'utilitarisme anglo-saxon ; la vision esthético-médicale de Galien et de Vésale, tous deux admirateurs de la beauté des corps et de leur merveilleux agencement ; la pensée de Jean-Jacques Rousseau, inventeur de la « religion du cœur », opposée à la religion « dogmatique », telle qu'il l'a exposée dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* ; la pensée de William James, théologien américain, qui a défini en 1902 l'expérience religieuse personnelle et la bonne santé religieuse, en opposition avec les religions officielles non exemptes de maladies.

Ce retour de la spiritualité laisse cependant un malaise, car il y a conflit entre deux camps. D'un côté les enthousiastes, qui considèrent la spiritualité comme un outil indispensable, conforme à la médecine holistique ; de l'autre, ceux qui y voient une intrusion dans la sphère intime des patients, en contradiction avec la morale hippocratique.

L'auteur présente différentes voies pour résoudre ce conflit. Enfin il s'interroge sur les conséquences à long terme de cette spiritualité qui s'est coupée complètement des racines de la tradition religieuse.

Jacques Petite

Ressusciter les Eglises

On est frappé par l'honnêteté du constat. Virgile Rochat, pasteur de l'Eglise réformée et aumônier d'étudiants pendant vingt ans, dresse le bilan des Eglises réformées historiques : c'est un effondrement. Ne nous attardons pas dans les décombres et attachons-nous aux pistes que Virgile Rochat propose pour vivre et faire vivre.

Le message s'adresse à tous les christianismes, si l'on excepte les intégrismes de tout poil qui prospèrent toujours en temps de crise. Il définit les Eglises historiques comme des « services publics » qui, loin des positions magistrales ou normatives, seraient ouverts à tous et à tout moment (service d'accueil, d'écoute, de recueillement), en accord avec l'idée chrétienne de *kénose* : qui veut être premier, qu'il se dépouille et se fasse serviteur.

Ces Eglises disposent, pour se renouveler, de plusieurs voies théologiques et spirituelles. La tradition est riche de pistes peu ou pas assez explorées. La notion de Création, conférant un caractère saint et sacré à la nature, peut, par exemple, constituer une base théologique pour l'écologisme chrétien. Ou face aux idoles financières ou technologico-scientifiques qui menacent les plus fragiles, l'Incarnation est une notion qui fournit « le modèle, le courage, et la force de se battre ». L'auteur met aussi en valeur une « approche paradoxale des vérités » constitutive des Evangiles. On le sait trop peu parce que c'est irrecevable et provocateur face à

notre exigence de certitude rationnelle, mais l'Evangile n'est pas un système ; il lui arrive d'énoncer des vérités contraires. Quoi de plus impensable qu'« aimer son ennemi » ? Et comment Jésus peut-il dire que « celui qui n'est pas contre lui est pour lui », puis que « celui qui n'est pas avec lui est contre lui » ? On ne trouve pas là des lois universelles, mais une sagesse qui s'adapte à la personne et à la situation concrète.

Le pasteur donne aussi des pistes spirituelles. Il prend acte de l'appétence spirituelle de ses contemporains. Le succès d'Annick de Souzenelle, Frédéric Lenoir ou Simone Pacot en atteste. L'auteur soutient l'idée d'une *méditation chrétienne* et incite à réactiver les enseignements des maîtres dont notre tradition est pleine : Eckhart, Jean de la Croix, Ignace de Loyola...

Enfin, il propose de réhabiliter la *religion*, notion plus tabou que le spirituel, en lui reconnaissant la mission de gérer « le sacré endémique », une dimension qui existe dans toutes les sociétés humaines. Pour assumer ce rôle de la religion, accompagner le vécu du sacré, l'auteur donne des pistes concrètes, comme ont su le faire les initiateurs de Taizé.

Virgile Rochat propose dans ce livre un vocabulaire d'aujourd'hui, intellectuel et spirituel, qui parle à notre temps et permet une transmission et une fécondité.

Frédérique Zahnd

Virgile Rochat,
Le Temps presse.
Réflexions pour sortir les Eglises de la crise,
Genève, Labor et Fides
2012, 200 p.

■ Spiritualité

Magda Hollander-Lafon
Quatre petits bouts de pain*Des ténèbres à la joie*
Paris, Albin Michel 2012, 148 p.

Aux lecteurs les plus anciens de la revue *choisir* et à ceux et celles qui, eux-mêmes ou dans leurs proches, ont traversé la guerre 1939-1945 et le régime nazi, le témoignage de Magda Hollander-Lafon parlera, les invitera à la méditation, et certainement à un silence recueilli.

Issue d'une famille juive hongroise non pratiquante, Magda Hollander-Lafon a 16 ans lorsqu'elle est déportée en 1944 à Auschwitz-Birkenau avec sa mère et sa sœur qui ne reviendront pas. Il a fallu trente ans à l'auteur pour se résoudre à écrire ce qu'elle a vécu, comment et grâce à qui elle a survécu. Quelques titres de cet ouvrage donnent la tonalité de ses épreuves au quotidien et de son humble force pour continuer à vivre : *le départ, une journée, les regards, les pieds, un sourire, la soif, les peurs, les nuages, la grâce de la fragilité, la joie...*

Au retour de sa déportation, elle est accueillie en Belgique, devient éducatrice et acquiert un diplôme en psychologie. Baptisée en 1950 à Bruxelles, tout en se sentant profondément juive, Magda Hollander se marie en 1956. Elle est mère de quatre enfants et grand-mère.

Ce recueil de réflexions, qui a reçu le Prix 2012 du livre de spiritualité Panorama/La Procure, guide vers la lumière : « Sans verbe, la phrase n'a pas de sens. Sans le Verbe, ma vie n'a pas de sens. » Dans le monde occidental d'aujourd'hui, avec son apparente abondance et son incessant brouhaha, entendez et comprenez qui pourra !

Louis Christiaens

Mère Teresa
Quand l'amour est là, Dieu est là*Pour cheminer vers une union plus intime avec Dieu et un plus grand amour des autres*

Paris, Parole et Silence/DDB 2011, 478 p.

Personnalité hors du commun, Mère Teresa a le don de communiquer sa confiance dans le Seigneur et de nous aider à com-

munier au mieux au Christ présent en chacun de nous. Le quatrième vœu prononcé par les Missionnaires de la Charité (m.c.) est de « servir les plus pauvres parmi les pauvres », en reconnaissant en chacun d'eux « le Christ qui a soif d'amour ». Il donne un sens particulier à la vocation des m.c.

Cet ouvrage rassemble des extraits de causeries, de lettres, d'enseignements et d'interventions dans les médias. Il constitue une mine des trésors spirituels qui animaient l'esprit et l'activité de Mère Teresa. En faisant route avec elle par petites doses journalières - car il y a de nombreuses répétitions - nous vivons une sorte de retraite où l'Évangile, référence essentielle, nous met en lien avec Jésus.

Par son don absolu à Dieu, Mère Teresa subjuguée. Dans cet esprit de foi, elle guide les sœurs et les religieux de sa congrégation avec de fortes exigences d'abandon à Dieu. Sa vision de l'obéissance sans nuances, par exemple, dépasse ce que les supérieurs religieux pensent habituellement sur ce sujet. Son amour sans limites, dans des circonstances parfois difficiles, suscite l'admiration. Elle a su transmettre cet ardent désir de servir, qui éveille partout dans le monde une estime considérable pour le rayonnement des m.c. Ainsi cet ouvrage fourmille de mille réflexions et conseils pour prononcer un *oui* sans condition au Seigneur.

La disposition en petits chapitres facilite la lecture de cette compilation, dont l'amour est le fil rouge et illumine toute situation vécue.

Willy Vogelsanger

Norbert Mallet
Chrétien et libre ?*Pour une vie morale 100 % matière grâce*
Paris, Desclée de Brouwer 2011, 278 p.

Les réserves et les critiques à l'encontre des responsables de l'Église à propos de la morale catholique conservent leur piment d'actualité. Rappelons-nous le sida et le préservatif et d'autres thèmes analogues ! Du pain bénit pour les journalistes et les politiques qui, parfois, ne se révèlent pas les experts les plus qualifiés en ce domaine !

Certes, la morale fait peur, on s'en méfie et, tout bien pesé, les fidèles chrétiens, souvent par ignorance, en portent quelque res-

pensabilité... L'ouvrage de Norbert Mallet, conseiller en management et relations humaines, a précisément le mérite de remettre au cœur du monde la « matière première » de ce qui est perçu comme une série d'interdits, voire de préceptes mortifères.

Dans une approche alerte, avec des pointes d'humour et en référence à l'Évangile, l'auteur souligne, simplement et clairement, que le but de la morale n'est pas de nous enfermer dans des conditionnements normatifs. Sa visée ultime et profonde est, au contraire, la quête du bonheur le plus intense et le plus durable possible dans la réalité quotidienne. Les invitations à suivre tel chemin plutôt qu'un autre sont, en fait, empreintes d'un précieux et constant indicateur : « Si tu veux ». Le défi est de choisir la vie, avec ce qu'elle comporte de potentialités et de limites.

Un appel au grand large de la liberté, avec ses exigences, les nôtres ! « Ce n'est pas la règle qui nous garde, c'est nous qui gardons la règle... » Une sage réflexion, proposée par un laïc chrétien, lucide et convaincu, qui sera à même d'aider à découvrir de nouveaux horizons intérieurs.

Louis Christiaens

Religions

Raimundo Panikkar

Mystique plénitude de vie

Œuvres I. Mystique et spiritualité, t. 1

Paris, Cerf 2012, 476 p.

Depuis 2008, les éditions Jaca Book (Milan) entreprennent la publication de l'*Œuvre* de Raimon Panikkar en vingt volumes. Les éditions du Cerf suivent avec sa traduction française, avec le concours de Milana Carrara Pavan et de la Fondation Vivarium : une chance pour la recherche théologique, dans le contexte interculturel de la pensée de ce théologien et grand spirituel, qui fut plongé dans une pluralité de traditions.

Né à Barcelone en 1918 d'une mère espagnole et catholique et d'un père indien et hindou, R. Panikkar fit des études de chimie, philosophie et théologie, puis devint prêtre en 1946. Il enseigna dans plusieurs universités aux États-Unis, en Europe et en Inde. À partir de 1982, il partagea sa pensée depuis sa Catalogne natale, où il s'est éteint le 26 août 2010.

Cet ouvrage rassemble neuf études écrites entre 1976 et 2005, dont certaines sont traduites pour la première fois en français. R. Panikkar aborde la mystique comme plénitude de Vie. À partir d'une nouvelle innocence (après l'innocence perdue du paradis terrestre), il décrit la mystique comme une expérience humaine intégrale, dans laquelle il inclut tant la Matière que l'Esprit. Ainsi « il n'y a pas un seul langage mystique parce que toute expérience mystique s'exprime dans la langue de la culture qui lui sert de cadre ». Les langages mystiques hindou, bouddhiste, séculier et chrétiens ouvrent à une expérience suprême, où Orient et Occident sont à l'intérieur de tout être humain, dans la fécondation des semences de l'un et de l'autre.

La mystique n'est pas « le privilège de quelques individus choisis mais la caractéristique humaine par excellence. Elle aide à découvrir la troisième dimension de la réalité dans les activités humaines elles-mêmes. » Elle est au cœur de la Réalité, où l'*être* prend le pas sur le *faire*.

Le théologien décrit l'esprit contemplatif, inséparable de l'amour et acte holistique. La méditation sans objet plonge ses racines dans le silence au plus profond de notre être. Il l'illustre avec trois exemples de sainteté : Claire, Jean de la Croix et Thérèse d'Avila, et nous plonge dans la triple expérience, sensible, intelligible et spirituelle.

Ce résumé un peu rapide se veut invitation à lire et à méditer ce livre, qui ouvre des horizons infinis et cherche à faire éclater le noyau dur de toute spiritualité qui ne croit qu'à sa seule vérité. C'est un livre difficile dont la profondeur mérite un effort.

Marie-Thérèse Bouchardy

Sous la direction de

Benoît Chantre

Figures du Messie

Paris, Le Pommier 2011, 208 p.

En mars 2011, le Théâtre du Châtelet de Paris présenta le *Messie* de Haendel, version Mozart, dans une mise en scène d'Oleg Kulig. L'expérience rencontra un vif succès et, à cette occasion, le directeur du Théâtre, désireux d'interroger sur l'actualité du messianisme, organisa une journée de rencontres sur ce thème.

Un grand nombre de personnalités, écrivains, artistes, philosophes, musicologues, hommes de théâtre, y participèrent, comme Florence Delay de l'Académie française, Sylvie Germain, Jean-Claude Guillebaud... Ce livre nous offre les textes qui y furent délivrés. C'est à René Girard que revint l'honneur d'ouvrir les feux, avec son discours de réception à l'Académie française sur l'Agneau de Dieu. Michel Serres se vit offrir pour sa part quatre interventions au dit Théâtre : *Le prophète* en début du spectacle, *La louange* au milieu du premier acte, *Le Sacrifice* et *L'Apôtre*, respectivement au début du deuxième et du troisième actes. Chaque intervenant a sa propre façon de parler du Messie, allant de la poésie à la philosophie, de la théologie à l'anthropologie. L'un d'eux va jusqu'à mettre en scène le Diable qui se demande : « A-t-on encore besoin du Messie aujourd'hui ? Notre temps, notre aujourd'hui, continue-t-il de l'attendre ? Et le Messie, lui-même, peut-il revenir ? »

Lire toutes ces figures du Messie est un cheminement assez passionnant et les deux annexes en sont le couronnement : *Le Messie* de Haendel - Livret anglais de Charles Jennens - et la dramaturgie du *Messie* de Benoît Chantre, laquelle a servi de base à la mise en scène d'Oleg Kulik. L'oratorio est divisé en trois parties : *Le monde avant la Rédemption, la Mission salvatrice du Christ, l'Humanité rachetée*.

Se plonger dans ce livre est une démarche peu habituelle que je vous recommande.

Marie-Luce Dayer

■ Théologie

Gerhard Ebeling *Répondre de la foi*

Réflexions et dialogues

Genève, Labor et Fides 2012, 328 p.

Théologien, pasteur de l'Eglise luthérienne confessante (*Bekennniskirche*), professeur aux Universités de Tübingen et de Zurich, Gerhard Ebeling est né il y a cent ans. Les éditions Labor et Fides lui consacrent à cette occasion un fort volume de *réflexions et dialogues : réflexions*, c'est-à-dire des pages plus systématiques, et *dialogues*, soit divers propos de controverse. Dans l'avant-propos, Pierre Bühler donne de brè-

ves informations sur la genèse de l'ouvrage, puis dans une postface présente largement la vie et l'œuvre d'Ebeling. Le lecteur désireux de découvrir ce grand théologien, d'abord historien de l'Eglise puis dogmatique, aurait avantage à commencer par cet éclairant apport.

Deux pôles de la pensée d'Ebeling se dégagent peu à peu : Luther et l'herméneutique, c'est-à-dire un corps doctrinal inséparable d'une pastorale et de la prédication, et une méthode, soit une herméneutique savante, nourrie de philosophie mais nécessaire à l'écoute croyante de la Parole. D'où aussi les considérations - autour de Heidegger - sur les relations entre théologie et philosophie ou entre Evangile et religion.

Ce qui distingue Ebeling de Karl Barth, l'autre grand théologien protestant, se lit en particulier dans le premier chapitre de *Dialogues*. Reste aux théologiens chevronnés de comparer la *Kirchliche Dogmatik* de Barth et la *Dogmatik des christlichen Glaubens* d'Ebeling.

Philibert Secretan

■ Eglise

Christian Salenson *Les sacrements*

Sept clés pour la vie

Paris, Desclée de Brouwer 2012, 198 p.

« Etre chrétien est un art de vivre dont le but poursuivi est le bonheur. » L'auteur fait sienne cette citation d'Augustin, dès son introduction, pour nous inciter à nous laisser imprégner par la joie que voudrait apporter chaque rite sacramentel. Ainsi chacun s'entend dire lors du rite du baptême : « Tu es mon fils, tu es ma fille en qui je me complais. » Quel bonheur de croire, ne serait-ce que furtivement, que l'on est fils/fille très aimé(e) de Dieu ! Chacun a besoin que cela lui soit dit et célébré, car sinon comment le saurait-il ? Le rite l'atteste. Ces paroles, si belles pour y croire, sont gravées dans la mémoire par la liturgie sacramentelle.

Les sept sacrements, aussi mystérieux soient-ils, sont évoqués, porteurs chacun d'une plénitude. En particulier l'eucharistie, dont « l'effet par la participation au corps et au sang du Christ est de nous transformer en ce que nous consommons », disait Léon

Légrand. N'est-ce pas par les rites et les symboles que nous pouvons exprimer ce qui est délicat à dire ?

L'auteur, prêtre, fort de ses convictions forgées dans l'expérience personnelle et par son ministère d'accompagnement, veut nous amener à mieux saisir le langage des rites sacramentels. Il nous montre, à travers un fourmillement de citations bibliques ou puisées chez les Pères de l'Eglise, le sens de ces rites pour notre quotidien, afin de respirer la vie à pleins poumons. Ces deux poumons étant bien sûr les Ecritures et les sacrements.

Monique Desthieux

■ Témoignages

Antoine Bloom

La vie, la maladie, la mort
précédé de *Récit autobiographique*
Paris, Cerf 2012, 160 p.

Une première partie de l'ouvrage reprend le récit autobiographique de Mgr Antoine, tel qu'enregistré pour la première fois en 1973 à Moscou et publié entre autres dans le premier volume de ses œuvres.

Né en 1914 à Lausanne dans une famille très cosmopolite, petit-fils de Scriabine et fils d'un diplomate, il suit sa famille à Paris après la révolution de 1917 et doit apprendre à se débrouiller seul dans un monde étranger, voire hostile. L'adolescent en quête de sens découvre à travers les Evangiles la capacité d'amour de Dieu. Il décide de devenir médecin, tout en envisageant d'être secrètement moine. Tonsuré à la veille de la guerre, c'est sur le front qu'il mesurera à la fois la misère du monde et le rôle de la compassion. Par la suite, il exercera son ministère en Angleterre où, comme métropolitain Antoine de Souroge, il sera durant de longues années à la tête du diocèse orthodoxe de Grande-Bretagne, rattaché au patriarcat de Moscou.

La deuxième partie nous fait partager le cœur du prêtre proche de ceux qui souffrent ou vont mourir. Méditations simples et apaisantes, pour apprivoiser les angoisses et ouvrir à d'autres horizons, nourries conjointement de son expérience de terrain pendant la guerre et de sa vie de foi. Et qui abordent de front des questions centrales

telles que comment annoncer une maladie grave ou accueillir la mort dans l'enfance. Une lecture accessible et éclairante, pour ceux qui travaillent dans le monde de la santé ou de l'accompagnement des personnes âgées.

Monique Bondolfi-Masraff

Sainte Marie de Paris
(Mère Marie Skobtsov, 1891-1945)
Le jour du Saint-Esprit
Paris, Cerf 2011, 594 p.

La femme que nous découvrons dans ce livre composé de journal intime, d'articles, de témoignages tous plus émouvants les uns que les autres, de souvenirs autobiographiques, de poèmes, de pièces de théâtre (mystères) et d'essais, est absolument hors du commun. On ne peut qu'être ému et admiratif.

Cet être de feu est né en Russie en 1891. Fille de grands propriétaires terriens, elle étudiera à Saint-Petersbourg où elle deviendra une étoile des salons littéraires, côtoyant philosophes, poètes, penseurs et révolutionnaires. Emigrée en France avec son deuxième mari et ses trois enfants, elle vivra à Paris très pauvrement. Très impliquée dans l'Eglise orthodoxe, elle deviendra, après son deuxième divorce, une moniale qui se dévouera corps et âme aux sans-abri, aux chômeurs, aux pauvres parmi les pauvres, qu'elle logera et nourrira. On la verra, revenant des halles, portant de gros sacs remplis de légumes non vendus que les marchands lui donnent. Et c'est elle qui, n'ayant comme lit qu'une paille dans le coin d'une cuisine, préparera pour tous ces pauvres, des soupes et encore des soupes. Pendant la Deuxième Guerre, elle cachera de nombreux juifs, sera dénoncée et embarquée pour Ravensbrück, où elle sera gazée en 1945, le Samedi saint. Les femmes résistantes de son camp parleront d'elle comme d'une étoile de feu. Et c'est vraiment ce qui se dégage de page en page.

Une grande intelligence, beaucoup de poésie, des talents créatifs indéniables, une foi dévorante : Mère Marie a été canonisée par l'Eglise orthodoxe en 2004. Pour ma part, je n'oublierai pas ses poèmes et ses pièces-mystères qui m'ont beaucoup touchée.

Marie-Luce Dayer

Tout continue

Nouvelle année, regard en arrière. Le bilan 2012 n'est pas rose. Au plan climatique, tout d'abord. Cyclones, typhons et tornades s'en sont donné à cœur joie, n'épargnant personne, même pas l'Amérique, où l'ouragan Sandy est venu rappeler aux maîtres du monde qu'ils ne sont rien face aux forces de la nature. Une nature toute-puissante qui s'est encore manifestée par le biais de multiples canicules et inondations, sécheresses et avalanches, séismes et éruptions volcaniques, lesquels ont semé la mort et la désolation sous de nombreuses latitudes, notamment au Japon, en Indonésie, en Chine (25 000 victimes !) et en Iran. Cependant, le monde a continué de tourner.

La situation politique n'a pas été meilleure. Les menaces de guerre et les conflits déclarés, avec leur cortège de souffrances et de spoliations en tous genres, ont continué de transformer le monde en champ de bataille. Les Israéliens et les Palestiniens se sont à nouveau frittés. Le Mali s'est embrasé, le Congo a vécu des heures noires. Et je

ne parle même pas de la Syrie, où la guerre civile a déjà fait près de 50 000 morts. Ça ne s'est pas non plus arrangé du côté du Soudan, du Kenya, de la Somalie, de l'Afghanistan et de l'Égypte. Quant à l'Iran, il a continué allègrement à enrichir son uranium, tandis que la Corée du Nord, de son côté, procédait au premier lancement réussi d'un missile, baptisé sobrement fusée. Bref, la planète a fumé de partout. A croire (et d'ailleurs j'y crois) qu'un démon est constamment à l'œuvre ici-bas, minant les souterrains de la faiblesse humaine, attisant les convoitises et les inimitiés. Et pourtant, et pourtant, la fin du monde n'a pas eu lieu.

Dans le domaine économique, rien de très folichon non plus. La crise mondiale a poursuivi ses ravages. Tandis qu'un petit bataillon de nantis s'en mettait plein les poches, le nombre de pauvres a augmenté partout en Occident, y compris dans notre riche Helvétie, où près d'une personne sur dix, selon Caritas, vit en-dessous du seuil de pauvreté. Aux États-Unis, le scandale des subprimes a continué de faire des victimes, jetant à la rue des milliers de familles. La Grèce, l'Espa-

gne, le Portugal, l'Italie, la France et même la Suisse et l'Allemagne ont vu des tas de gens dégringoler de l'échelle sociale suite à la perte de leur emploi. Ce qui ne semble pas avoir empêché de dormir les 1226 milliardaires de la planète, confortablement vautrés sur un gigantesque matelas de dollars, dont le montant avoisine les 4600 milliards. Néanmoins, l'apocalypse a fait long feu.

Au plan personnel, enfin, ça n'a pas été l'idéal. Mes articulations ont continué de se dégingoler et ma vue de baisser. Le sol aussi d'ailleurs - à preuve, j'ai de plus en plus de peine à enfiler mes chaussettes. Mes illusions concernant la jeunesse et l'immortalité ont pris un sacré coup dans l'aile. Chaque jour, le fossé s'est creusé entre rêve et réalité. Mon affliction face à la bêtise et à la méchanceté humaines s'est amplifiée, de même que mon indignation devant certaines injustices criantes, insupportables, qui auraient certes bien mérité de passer en Jugement Dernier.

Mais rien. Rien ne s'est produit, aucun bouleversement à l'horizon. Ce fut juste une année comme les autres. A

quand le Grand Matin de Dieu ? Tout continue, tout continue comme avant. Je fais mon ménage, j'écris mon article, je vais au magasin acheter du pain. Je prends le tram pour aller voir maman. Je regarde les passagers, je leur trouve grise mine. Ils tapotent sur leurs écrans, totalement indifférents à leurs voisins. Jusqu'à ce qu'une annonce retentisse : « Pour votre sécurité, nous vous recommandons de surveiller vos valeurs pendant le trajet. » Alors, d'un seul mouvement, tous relèvent la tête d'un air soupçonneux et mettent vite la main sur leur poche ou leur sac. Et je me dis que ce serait bien, quand même, une planète où chaque passager, pour surveiller ses valeurs, mettrait la main sur son cœur.

Gladys Théodoloz

